

# L'Acte Psychanalytique

Petite introduction  
à une anthropologie  
structurale générale

Séminaire de Marc Lebailly  
du 15 Décembre 2018

## DIRECTION ÉDITORIALE

### Hygie

Pôle Réalité Psychique  
91 avenue d'Alsace Lorraine  
91550 Paray-Vieille-Poste



### Ea

Centre O. & M. Mannoni  
12 rue de Bourgogne  
75007 Paris



## MENTIONS LÉGALES

La présente retranscription est destinée à une libre diffusion sur internet via le site [marclebailly.com](http://marclebailly.com).

Son contenu est protégé par une licence publique de droit d'auteur [Creative Commons](https://creativecommons.org/licenses/by-nd/4.0/).

Type de licence : [CC BY-ND](https://creativecommons.org/licenses/by-nd/4.0/)

Marc Lebailly

# L'Acte Psychanalytique

Petite introduction  
à une anthropologie  
structurale générale

Séminaire du 15 décembre 2018

## AVANT PROPOS

**V**ous constaterez, quand vous recevrez le texte réécrit de ce séminaire, que sur la première de couverture j'ai ajouté un sous-titre « *Petite introduction à une anthropologie structurale générale* ». Vous comprendrez pourquoi ultérieurement. Pour revenir sur la nécessité de réécrire chaque séminaire, cela tient au fait, outre que dans l'énonciation du séminaire je bafouille, qu'il se trouve de plus que dans ces bafouilles il se glisse nombre d'approximations sémantiques et d'inexactitudes, d'omissions ou de raccourcis. Toutes choses que l'écrit ne tolère pas. L'énonciation quand elle est singulière pallie ces manquements. Cela peut faire effet de transmission. Il y en a même qui, parmi vous, s'en suffisent. L'écrit ne leur est pas nécessaire ou parfois inaccessible. Cette position, si on est psychanalyste, peut s'entendre. L'écoute suffit si on a de l'oreille. L'écrit atteste seulement qu'il y a eu énonciation. Il l'enkyste. C'est à ce titre qu'il ne souffre pas l'incertitude ni l'imprécision sémantique.

Certes, à l'ultime clarté, on n'arrive jamais, sauf certains. Mais il faut quand même y tendre tant que faire se peut. Ne pas trahir ce qui a été acté et modélisé ainsi que l'énonciation que l'on a effectuée. C'est moins simple qu'il n'y paraît. C'est en tout cas une obligation de moyens. Encore que je doute que cette exigence de rigueur intéresse véritablement quiconque... Pour beaucoup encore, écrire la psychanalyse, c'est faire de la littérature ou de la philosophie ou encore de la psychologie... En tout cas pas pour la science.

## REPRISE ET TRANSITION

Dans le séminaire précédent j'ai ré-abordé, entre autres développements, de manière explicite et plus approfondie la problématique intriquée du Sujet et du Moi. Dans son aspect topique mais aussi dans sa dimension économique et dynamique. En effet, si la métapsychologie que je propose est radicalement structurale, c'est-à-dire fondée essentiellement sur des oppositions binaires (mais pas seulement), ce qui est en quelque sorte la généralisation de l'intuition freudienne de nécessité d'un dualisme pour aborder la conceptualisation de la structuration et du fonctionnement psychique, il n'en reste pas moins que cette structure topique, économique, dynamique se déploie phénoménologiquement sous les espèces systémiques. En d'autres termes, chaque instance topique génère et vectorise un système économique-dynamique spécifique lequel entre en interaction avec l'autre. Dans cette perspective, il y a, en fin de structuration psychique, un système économique-dynamique subjectif et un système économique-dynamique moïque qui s'intriquent. Chacun étant vectorisé par une intentionnalité spécifique qui se manifeste phénoménologiquement par un mode particulier de traitement de données langagières : inconscient et stochastique pour le registre subjectif « informatif », conscient et « ordonné » pour le registre moïque semiotico-sémantique. Cette dynamique génère une idiosyncrasie subjectivo-moïque. Cette conception de l'appareil psychique a l'avantage de ne pas s'opposer aux hypothèses de Changeux, Dehaene et Naccache quant à la réalité d'un espace global de travail (conscient)

neurophysiologique qui se présente comme un système intégrateur et focalisateur de toutes les informations neurocérébrales produites et reçues par les différents modules neurocérébraux informatifs spécialisés. Car, ce que ces chercheurs investiguent en définitive, c'est l'architecture du traitement de la perception des diverses stimulations sensorielles internes et externes (endogènes et exogènes). La vieille question philosophique de la perception/conscience que Freud aussi avait tenté d'interroger, encore, au début du *Moi* et le *Ça*, sans que les uns et les autres y réussissent. Ce qui n'est pas le cas des neurosciences, depuis que l'imagerie fonctionnelle des phénomènes neurocérébraux a fait de considérables progrès. Mais il n'est pas certain qu'élucider scientifiquement les processus et les trajets neurophysiologiques de traitement des informations, en particulier sensorielles, donnent pour autant la clé définitive de la « conscience ». Et *a fortiori* de la « conscience de la conscience ». C'est-à-dire des pensées en tant qu'elles sont réflexives. De fait, du point de vue de la psychanalyse structurale, ces investigations expérimentales rendent compte de ce que je nomme « intentionnalité » neurobiologique mais pas, à proprement parler, de ce qu'il est convenu de reconnaître comme « conscience réflexive » chez Homo Sapiens... Conscience de la conscience qui nécessite le codage langagier et l'effectuation de la langue et de la parole. Pourtant, Dehaene, dans son livre *Le Code de la conscience* fait un éloge révérencieux du langage humain. L'hypothèse, qu'il serait intéressant de tester, serait de valider (ou d'invalider) si cela pouvait faire « sens », pour un neurophysiologiste, que chez Homo Sapiens cet espace global de travail (conscient) soit sous l'égide

fonctionnelle de l'aptitude au langage et vectorisé par l'appareil (ou la capacité) psychique. Ce qui donnerait la position différentielle du phénomène de « conscience » revendiqué par ces chercheurs par rapport à la « conscience de la conscience » revendiquée par la psychanalyse structurale. De fait, de ce phénomène de « conscience de la conscience » ils peinent non seulement à en trouver le ressort neurocérébral mais même à le définir. Je pense même qu'ils le scotomisent. Ils sont loin de considérer cette capacité psychique comme relevant du neurocérébral. En d'autres termes, essayer de tester l'idée que la métaphore méta-psycho-logico-langagière, ou le modèle métapsychologique si on se place dans la perspective d'une science humaine « molle », trouve sa validité réelle dans la description de son soubassement neurophysiologique que constitue l'espace global de travail « conscient ». En toute rigueur et pour clarifier, l'espace global de travail (conscient) ne peut être considéré que comme un système neurocérébral précurseur de la conscience de la conscience. Mais cela ne vient à l'esprit d'aucun neuroscientifique, ni neurocognitivist, ni psychocognitivist. Ce qui caractérise véritablement la « conscience de la conscience », c'est-à-dire la conscience réflexive (et tous ses avatars y compris *inconscient* et *préconscient*), c'est que les phénomènes « mentaux », c'est-à-dire neurobiologiques, ne peuvent être appréhendés consciemment que parce qu'ils sont codés d'abord neurobiologiquement puis langagièrement. L'idée n'est pas neuve. Elle se trouve déjà esquissée dans le cours de linguistique de Saussure. Je m'en suis déjà expliqué dans *Et si la psychanalyse était à nouveau une*

*mythologie...*, page 275. Et aussi dans le dernier opus. Je vous rappelle ce que disait Saussure :

*« Le rôle caractéristique de la langue vis-à-vis de la pensée n'est pas de créer un moyen phonique matériel pour l'expression des idées, mais de servir d'intermédiaire entre la pensée et le son, dans les conditions telles que leur union aboutit nécessairement à des délimitations à des délimitations réciproques d'unités. La pensée chaotique (le « Penser » pour moi) de par nature est forcée de se préciser en se décomposant. Il n'y a donc ni matérialisation des pensées, ni spiritualisation des sons, mais il s'agit de ce fait, en quelque sorte mystérieux, que la « pensée-sons » implique des divisions et que la langue élabore ses limites en se constituant entre deux masses amorphes ».*

C'est de là que je suis parti, en précisant cette intuition saussurienne, à l'aide de la phonologie jakobsonienne (générative, elle aussi) pour modéliser l'appareil psychique et l'hypothèse du module syntaxique « génératif » chomskyen. C'est dire que le dispositif d'espace global de travail conscient que les neurophysiologistes présentent vaut certainement pour les animaux supérieurs parce que l'intentionnalité « consciente » chez eux, pourrait-on dire, quoiqu'elle ne soit pas « réflexive » s'actualise grâce à l'effectuation instinctuelle. Cette capacité d'effectuation « instinctuelle » étant absente chez Homo Sapiens, cela nécessite chez lui le langage et l'appareil psychique pour que s'opèrent les conduites, les comportements, les idées. A partir de schèmes neurobiologiques acquis.

On peut le dire autrement. Chez les animaux supérieurs (mais pas seulement), il y a « conscience » c'est-à-dire intentionnalité sans réflexivité ; chez Homo sapiens il y a « conscience de la conscience », c'est-à-dire intentionnalité consciente d'elle-même parce qu'il dispose d'une capacité langagière de codage qui permet la langue et donc la réflexion. D'où mon hypothèse du « Penser » inconscient qui se résout au codage phonologique des informations produites par l'espace global de travail conscient. Car cette hypothèse est nécessaire pour concevoir un modèle syntaxique « génératif », « consistant » et robuste de l'appareil psychique structural.

Vous me direz que bien des comportements d'Homo Sapiens ne nécessitent pas la réflexion consciente. Il y a des réactions comportementales qui s'opèrent automatiquement. Ils s'effectuent comme à l'insu de la réflexion consciente (et de ses avatars) de celui qui les produit. Et fort heureusement. Mais si on effectue une réflexion plus approfondie sur ce phénomène on s'aperçoit que, dans la majorité des cas, à part ceux que l'on pourrait qualifier de réflexes, ils résultent bien évidemment d'une aptitude neurocérébrale génétiquement programmée, mais leur émergence et leur effectivité (leur capacité opératoire) résulte d'une sollicitation externe problématique qui nécessite un apprentissage, de quelque nature que ce soit, pour lui trouver une réponse comportementale adéquate. Et trouver une solution efficace demande probablement une « réflexion » (fut elle liminaire) ; puis une « assimilation » qui nécessite un processus mémoriel. Et comme la plupart du temps il s'agit de comportements, ces réponses adaptatives vont se stocker, grâce

aux processus de la mémoire à long terme, du côté de la mémoire non déclarative. A partir de quoi ces réponses mémorisées ne demandent plus l'intervention de la réflexion consciente. Elles sont réactives. On pourrait même dire qu'une fois ces réactions comportementales mémorisées dans la mémoire à long terme (non déclarative), faire intervenir à nouveau un phénomène « réflexif » (déclaratif) nuit à leur efficacité adaptative. Elle parasite l'instantanéité de réaction. On pourrait même dire que parce qu'elle la parasite, elle la rend inefficace. J'en ai eu l'expérience il y a bien des années. Je rentrais du Midi en voiture. Sur la route entre Apt et Cavaillon, il y a une ligne droite assez longue. Il faisait nuit. Et comme à mon habitude, je roulais trop vite. A bien plus de 150km/h. Tout à coup, je me suis surpris à freiner brusquement et brutalement sans savoir pourquoi. La voiture s'est arrêtée et tranquillement un animal, qui devait être un renard, est passé devant le capot. La réflexion n'y était pour rien. Et heureusement. On sait les dégâts que peut produire un accident lorsqu'il implique un animal percuté à grande vitesse. Cette anecdote ne fait que confirmer ce que les neuroscientifiques repèrent dans certaines expériences comme « vision inconsciente ». Là, il ne s'agit pas d'une expérience astucieuse mais de comment ces perceptions infrasensorielles peuvent déclencher des comportements adaptatifs précédemment appris. Quand vous conduisez, la prudence liminaire est d'éviter les obstacles. Ne croyez pas que ce genre d'expérience nécessite une hyperattention consciente. Paradoxalement, bien au contraire elle se produit dans un état de quasi-relaxation. Sorte d'état modifié de conscience qui a l'apparence de la somnolence.

Lors de la séance. Hors émotion, mais aussi hors stress. Ce qui ne manque pas de provoquer chez les passagers, même quand ils sont avertis, une grande appréhension, voire de l'angoisse. Comme si le conducteur était irresponsable. Si j'évoque cet état modifié de conscience c'est qu'il traduit assez bien ce que Freud appelle « l'attention flottante » du psychanalyste. C'est un des composants de l'indifférence engagée. Quand on est psychanalyste, on acte...sans réfléchir. Et heureusement pour le psychanalysant ! Il ne faudrait pas croire pour autant qu'on marche à l'intuition et que la psychanalyse, l'Acte psychanalytique, tient de l'art. La cure psychanalytique est très technique. Et à ce titre assez simple. Mais si on acte sans réfléchir c'est que le modèle métapsychologique, le modèle clinique, le modèle technique ont été « assimilés » dans la mémoire à long terme dite non déclarative. Grâce, entre autres, à la psychanalyse comme didactique. Mais cette assimilation n'est pas donnée à tout le monde. Connaître et apprendre oui, « assimiler » non. Bien sûr quand il s'agit de comportements adaptatifs, on parle alors de réactions « instinctives ». Mais il ne faut pas occulter la genèse « réflexive » d'assimilation qui a permis leur constitution. De fait, ce que les neurocognitivistes étudient quand ils sont neurophysiologistes et non pas psychologues, ce sont les aptitudes innées (génétiques) de traitement de données dont Homo Sapiens est doté. Pas les conditions épigénétiques de leur programmation qui permet leur efficacité adaptative. Comme je l'ai dit à plusieurs reprises on sait, après Darwin, que les aptitudes neurocérébralement acquises au cours de l'évolution d'une espèce se transmettent intégralement (sauf mutation). Mais tout ce qui a été transmis

génétiquement chez Homo Sapiens n'est pas pour autant opératoire ni intégralement ni automatiquement. Il y a sélection épigénétique.

Si cette hypothèse était, si ce n'est démontrée tout au moins soutenable, cela permettrait aussi d'affirmer que les modèles métapsychologiques structuraux et neuroscientifiques de la conscience ne sont pas incompatibles. Cela serait encourageant si on avait la preuve expérimentale qu'ils sont en continuité et complémentaires... Parce qu'il reste essentiel pour moi. Il ne faut pas rêver de cette réconciliation. Bien que la psychanalyse structurale n'ait plus grand-chose à voir avec la psychanalyse freudo-lacanienne (quoiqu'elle soit dans sa continuité asymptotique). Psychanalyse freudo-lacanienne que Dehaene tient en un profond mépris scientifique. N'écrit-il pas dans son livre *Le Code de la conscience*<sup>1</sup> :

*« Bien qu'il en fût averti, Freud se contenta de proposer des modèles métaphoriques de l'esprit sans jamais les tester sérieusement. L'un de mes écrivains favoris, Vladimir Nabokov, excérait les méthodes de Freud, et c'est avec une exquise méchanceté qu'il les reléguait aux oubliettes : « Laissons les incrédules et les vulgaires continuer à croire que toutes les infortunes mentales peuvent être guéries par une application*

<sup>1</sup> *Le Code de la conscience*, Odile Jacob, p.82

*quotidienne de vieux mythes grecs sur les parties intimes de leur individu. Peu m'importe, vraiment » (cf. Intransigeances).*

Ce qui n'est pas loin de ce que je pense...mais le mépris en moins. Auquel j'ajoute l'escroquerie intellectuelle des pulsions et de la libido... Lacan, lui, n'est pas même évoqué ; comme s'il n'était rien au regard de la science. Ce qui augure mal d'un possible rapprochement, si on s'en tient à ce rejet glaçant. Mais si j'appelle de mes vœux cette articulation entre neurosciences et psychanalyse, il ne faut pas croire pour autant que je sois dupe de l'homophonie des termes « conscience » et « inconscience » employés par les neuroscientifiques et nous autres psychanalystes structuraux. Les neuroscientifiques, en tous cas Changeux, Dehaene et Naccache, donnent des définitions précises et opératoires de ces concepts. Les phénomènes inconscients sont des phénomènes neurocérébraux qui s'opèrent automatiquement quasi en temps réel. Pour ce qui concerne le conscient, ils en restent à une définition très explicite que Dehaene énonce ainsi :

*« La science moderne de la conscience distingue au moins trois concepts : le degré de vigilance, qui varie continuellement depuis la veille jusqu'au sommeil, l'attention c'est-à-dire la focalisation de nos ressources mentales sur un objet particulier et, enfin, l'accès à la conscience, c'est-à-dire le fait que seule une partie de nos pensées entre dans le champ de notre conscience, devient*

*disponible pour lever des opérations cognitives et peut être rapportée à d'autres<sup>1</sup>. »*

C'est sur ce dernier point que j'espère qu'il y aurait une articulation possible. La psychanalyse quand elle est structurale ne s'intéresse pas aux mécanismes de perception (c'est l'erreur de Freud) mais au codage de ces perceptions par le langage pour permettre l'adaptation. En relisant mon intervention bafouillante, je me suis aperçu que j'avais omis de m'expliquer sur la nature de cette articulation. C'est la question de la « représentation » et de son « représentant » dans la langue (représentation du mot). Ce serait mieux s'ils s'avéraient être en continuité asymptotique et si on pouvait le prouver expérimentalement. Comme je l'ai dit ce qui ferait lien asymptotique (concept limite pour Freud) entre le neurocérébral et le psychique c'est l'aptitude au langage. Aptitude au langage qui permet « la réflexion », sous les espèces de la langue, en tant que cette réflexion permet d'évoquer dans la réalité psychique les synthèses des informations perçues et traitées par les modules cérébraux spécialisés puis reprises et sélectionnées, synthétisées dans l'espace global de travail (conscient). Cette hypothèse permet de justifier le terme de « conscient » qui reste inexpliqué et incompréhensible par ce modèle neurocérébral aujourd'hui classique. En tout cas pour Homo Sapiens. Dans cette perspective et de manière analytique, on pourrait faire l'hypothèse que l'appareil psychique tel que je

<sup>1</sup> Le Code de la conscience Stanislas Dehaene Odile Jacob p. 28

le définis comme langagier traite « inconsciemment » les informations synthétisées et sélectionnées par l'espace global de travail neurophysiologique. Ou bien plutôt il les code en phonèmes, considérés comme des unités d'informations langagières, de telle sorte que ce traitement, ou ce codage, permette un deuxième processus de traitement langagier sous les espèces du signe et de la syntaxe qui débouchent sur la capacité de réflexions et de communications. Bien sûr pour tester cette hypothèse, osée, il faudrait monter un dispositif expérimental d'imagerie fonctionnelle qui permettrait de vérifier si les modules neurocérébraux dédiés au langage (Charcot, Wernicke entre autres) ont une activité particulière quand le sujet étudié est dans un processus non plus de perception mais de « pensées » réflexives. Ce serait un premier pas. Mais il y en aurait d'autres.

Cela pourrait permettre de valider le présupposé qui consiste à postuler qu'en fin de structuration de l'appareil psychique ces deux systèmes dynamiques inconscients (phonologico-sémantiques) et conscients (sémantico-imaginaires) ne sont pas seulement complémentaires mais totalement intriqués en un seul système dynamique (non conflictuel) et constituent un système complexe qui autorise le Vivre soutenu par l'Ex-Sistence. C'est dire qu'un modèle structural, quoique sa formulation soit réductionniste, est en capacité de rendre compte systématiquement et intégralement des phénomènes psychiques. Ce qui est simplement ambitieux. Sans doute trop au regard des neuroscientifiques.

De fait, si j'ai repris cette question de la dualité Sujet/Moi, quoiqu'évoquée à de multiples reprises dans le passé (mais à bon droit tant elle est primordiale), c'est que je me suis rendu compte qu'à trop insister sur l'importance de l'émergence du Sujet, non seulement dans la théorie métapsychologique, et la clinique qui en est déduite, mais surtout dans la cure, j'avais induit chez ceux à qui je suis censé transmettre une conception du registre topique totalement erroné. Comme si, en quelques sortes dans la métapsychologie, je reléguais le Moi, si ce n'est au magasin des accessoires (inutiles donc), tout au moins à un rôle mineur et subalterne (à défaut d'être « haïssable »). Ce que je n'ai jamais soutenu. Ce que j'ai soutenu, et que je soutiens encore, c'est que les autres instances « para-moïques », le Moi idéal, l'Idéal du moi, le Surmoi, sont des instances transitoires vouées à disparaître au cours de la structuration de l'appareil psychique. Ce qui est une novation par rapport à Freud qui les postule, dans la deuxième topique, permanentes. Peut-être y a-t-il eu, dans la compréhension de ce que je raconte, un amalgame entre ces instances « para-moïques éphémères » et le « Moi ». Sans doute parce que la nomination de ces instances éphémères utilise le signifiant « moi » ? En tout état de cause, aussi bien dans la cure dite didactique que dans le séminaire ou dans ma pratique institutionnelle (psychanalyse en extension), il semble que j'ai entretenu cette confusion. Sans doute mais pas seulement. Cette idéalisation du Sujet a d'autres raisons, en particulier dans le contexte de la vulgate psychanalytique lacanienne actuelle. Vulgate syncrétique dont il est bien difficile de se départir parce que le lacanisme est dominant et, semble privilégier le « Sujet », le « Désir inconscient » et la

« jouissance » au détriment de l'instance moïque. Ils prévalent et on s'en gargarise. Mais le Moi en tant qu'opérateur de la conscience de la conscience demeure essentiel aussi bien dans le modèle structural que dans la vie ! Et je ne l'ai jamais ni déconsidéré ni destitué.

Dans les cures didactiques certains psychanalysants (si ce n'est tous à un moment ou à un autre) ont considéré qu'une fois réactivée la Détresse du Vivre, d'où procède l'émergence du Sujet, tout était dit et terminé... Comme s'ils étaient de « purs » Sujets ! Ce que l'expérience démentait cruellement comme je l'ai rappelé dans le dernier séminaire. A leur grand dam... Loin sans faut, en général, que cette émergence subjective signe la fin de la cure ! Disons qu'à cet instant on s'achemine vers le commencement de la fin. Ou, pour être plus précis, que la bonne fin peut se profiler, puisqu'on se met à Ex-sister mais pas à Vivre. En effet, dans le même temps où cette émergence subjective s'active, et du fait du processus déconstructif, les instances supplétives (Moi idéal, Surmoi, Idéal du Moi), qui se sont substituées aux carences subjectives et moïques, ont théoriquement aussi disparu. Certes, elles peuvent paraître resurgir par intermittence. Sporadiquement. Dans la vulgate actuelle on continue imperturbablement d'en appeler au Surmoi et à l'Idéal du Moi comme s'ils étaient des instances « tutélaires » et permanentes de l'appareil psychique. Cette conception est celle de Freud dans la dernière topique. Et implicitement celle de Lacan avec « son être pour la mort ». Pas

la mienne. En effet, cette conception a pour origine le fallacieux « concept » de pulsion de mort qui transfigure l'agressivité en « haine » irrépressible. Même dans la phase paranoïde, il n'y a aucun désir de meurtre. Seulement d'élimination. C'est-à-dire de faire disparaître à la vue. Déplacement, pas de meurtre. Mais il est vrai que l'on retrouve cette aptitude à la mise à mort non pas dans l'appareil psychique, mais dans le fonctionnement de la relation sociale. On verra ultérieurement pourquoi. Dans le cas le plus radical, on peut observer, après cette émergence subjective, une absence de toutes formations moiïque ou prémoiïque. Le vide d'envies. En effet, la déconstruction mythologique a entraîné, concomitamment, la disparition totale des instances supplétives sans pour autant que s'affirme l'instance moiïque. Pas de Moi. Du Sujet mais pas de Moi. C'est dire qu'à cet instant le psychanalysant se trouve dans l'incapacité de s'intégrer dans la réalité sociale. Il est, au fond, revenu à ce qu'éprouve l'enfant infans quand s'instaure l'instance subjective. La différence est que l'enfant infans a la possibilité d'accéder à la phase suivante de la structuration normale de l'appareil psychique, à savoir : l'activation du Moi Idéal totalitaire et la mise en œuvre de la transformation de l'activation de prédation des informations en Invidia captivo-éliminatoire des « a-choses » qu'il constitue. Le psychanalysant n'a pas cette possibilité puisque les effets du Moi idéal totalitaire ont été « éliminés » dans la phase précédente. **Il se trouve donc Ex-sister sans pouvoir Vivre, sans accéder au Vivre. Car le Sujet, bien qu'Ex-sistant, est impropre au Vivre. Il le précède.** On assiste alors à une manière de ré-évoation des symptômes anciens qui a pour but de **recréer des effets** soit d'angoisse soit

de dépression. Retour, semble-t-il, aux beaux jours de l'angoisse et de la dépression nécessaire à la survie ! Mais ce recours s'éprouve, pour le psychanalysant, comme à la fois inauthentique, inapproprié et inopérant. En quelque sorte obsolète. Inconsistant. De fait, cette carence des instances « para-moïques » et moïques signe une impossibilité d'adaptation et déclenche une « peur » que le psychanalysant confond ou plutôt masque sous les oripeaux d'une pseudo-angoisse. Peur littéralement du Vivre, comme au temps « catastrophique » de l'émergence subjective. Alors que par ailleurs, le psychanalysant a toutes les capacités opératoires nécessaires pour affronter les problématiques du Vivre. Mais en ce temps, il est dans l'incapacité, faute d'une instance moïque consistante, de les mobiliser. **Mais la peur n'est pas l'angoisse, quoique les manifestations psychologiques et physiques y ressemblent.** J'ai souvent rappelé que les expressions d'éprouvés psychiques symptomatiques étaient limitées. Quelles étaient, en quelque sorte, polysémiques. C'est-à-dire qu'elles pouvaient renvoyer à plusieurs configurations pathologiques. C'est-à-dire différents syndromes structuraux pathologiques. Ce qui permet d'en différencier les origines et l'utilité c'est de savoir, d'un point de vue clinique, de quel registre topique elles émanent. Et ce qu'elles signent. Il faut donc là encore opérer une déconstruction. Car le psychanalysant ne peut que reprendre les explications antérieures et faire appel aux mythologies dont il était auparavant à la fois le producteur et la victime. Mais il ne s'agit plus de cela. Reste que la plupart des psychanalystes parce qu'ils ne savent pas distinguer ersatz d'instances para-moïques des véritables instances « para-moïques », qui structuraient

auparavant la psychonévrose de leur psychanalysant, sont contraints de tenter une conciliation qui permet à ces « ersatz para-moïques » de perdurer. Ce qui est un comble. Conciliation permettant de sacrifier au principe de réalité. On parle alors de sublimation. Puisqu'elles ne sont plus supplétives, on s'ingénie dans la cure à ce qu'elles ne soient pas en conflit permanent. C'est typique dans la cure des hystériques quand celle-ci débouche sur des « causes » auxquelles ces personnes se vouent « corps et âme ». Tout se passe comme si le Surmoi et l'Idéal du Moi s'étaient en quelque sorte amalgamés et pacifiés pour servir à la défense d'une cause socialement valeureuse. Cette défense d'une cause se fonde sur un mécanisme de pseudo-certitude (cf. l'engagement de Bertha Pappenheim militante des assistantes sociales). Il faut faire persévérer cette pseudo-certitude pour que la cause ne se démente jamais. Sinon, il y a destitution et effondrement. Cette pseudo-certitude se structure sous les espèces de la revendication socialement adressée toujours réitérée et jamais satisfaite.

Il en est de même quand les cures d'obsessionnels ne sont pas menées à bonne fin. L'amalgame sublimatoire est alors au profit du Surmoi qui colonise le Moi Idéal et tient en respect sa destructivité. Cela peut donner des croyants « soumis » aux rituels d'une foi qui peut-être par ailleurs sincère. Il suffit d'un ennemi de cette foi à laquelle ils se sont voués pour que la tentation irréprouvable du rejet et de la destruction ou du meurtre se réveille.

Or, dans le moment de la cure qui nous occupe, il ne s'agit plus de l'éradication des instances supplétives parasites. Elle a été réalisée. Le psychanalysant en ré-évoque les fantômes...pour que ce soit comme avant. Si on voulait faire image, à cet instant de la cure, l'éprouvé des instances supplétives, pourtant dissoutes, s'apparente aux sensations de membre fantôme qui persiste chez les personnes amputées. Cette ré-évoque fait réapparaître le spectre de l'angoisse et de la dépression. Or ce qui réapparaît ce n'est ni angoisse ni dépression. Mais de la peur et de l'inquiétude...du Vivre qui s'offre à eux. Il s'agit d'opérer cette clarification entre angoisse et peur, d'empêcher leur éventuel retour. Et pour empêcher ce retour, il est nécessaire d'opérer cette prise de conscience que la peur n'est pas l'angoisse quoique ces manifestations l'évoquent. Et que la peur, quand le Moi s'avère en devenir et est encore en absence, n'est pas pathologique. D'avoir peur est plutôt bon signe. En effet, la peur psychique découle du stress neurobiologique. Stress neurobiologique qui permet de créer des réponses adaptatives à des problématiques nouvelles parce que, justement, il mobilise, il met en tension de manière intense les capacités de concentration nécessaire à innover et à trouver des solutions satisfaisantes à des problèmes nouveaux. La peur s'avère être « motivante », comme on dit, alors que l'angoisse ou la dépression empêche toute motivation. Elles sidèrent.

Cette différenciation entre angoisse et peur demande au psychanalysant un temps pour comprendre, qui aboutit à la mise en place et à la stabilisation du Moi. Cette rupture nouvelle, qui consiste à différencier angoisse et peur, après celle

dont procède l'émergence du Sujet, ce nouvel Instant de Voir donc, ouvre la quatrième phase de la cure. Celle où, une fois déconstruites non seulement les mythologies support de croyances pathogènes mais surtout une fois destituées les instances supplétives qui se sont substituées au Sujet et au Moi, une fois opérées les différenciations entre angoisse et peur, alors, l'auto-organisation peut s'avérer à nouveau et opérer la restructuration véritable et terminale de l'appareil psychique. C'est dire que cette différenciation est la condition nécessaire pour mener une psychanalyse à bonne fin... mais ça peut durer... Ce qui devient « insupportable » pour le psychanalysant parce qu'il est entré dans le temps chronologique qui n'en finit pas de passer alors qu'auparavant il était dans un temps suspendu défensif et protecteur. Ce qui justifie la « peur » inextinguible du Vivre qui se présente dans une pseudo-angoisse, sous forme d'urgence, c'est-à-dire de peur du temps qui passe inexorablement. Qui n'est donc pas un retour à la Détresse du Vivre. Quoique, phénoménologiquement, cela puisse y ressembler. De plus, le psychanalysant n'est pas exactement dans la position de l'enfant infans parce que celui-ci, quand la structuration de l'appareil psychique poursuit un cours normal, bénéficie de l'émergence d'un Moi idéal totalitaire...qui chez le psychanalysant a été destitué. Ce qui le laisse bien en peine... C'est ce qui explique pourquoi on voit resurgir des recours à la réminiscence à l'une ou l'autre des instances supplétives. Mais cela ne fonctionne plus. Comme si le survivre n'était plus possible et la vie inaccessible. Ce qui est très inconfortable et fait douter les plus résolus des psychanalysants.

Ce petit développement va me permettre de revenir sur la structuration topique des psychonévroses. En effet, je me suis aperçu que le tableau récapitulatif de mon dernier livre était pour partie incomplet<sup>1</sup> ou bien plutôt imprécis. Peut-être cela a-t-il entraîné une confusion pour ceux qui s'y réfèrent. Si on s'en tient à ce seul critère topique pour spécifier les caractéristiques des différents syndromes des deux psychonévroses, on pourrait formuler leur structure de manière plus claire et plus exhaustive. En d'autres termes, plus structurale et moins phénoménologique. On pourrait même les formuler, en parodiant Lacan, sous formes de mathèmes algébriques. Mais je suis incapable de cette parodie, même pour galérer. Néanmoins, je peux en faire l'énoncé « logique ». Ainsi pour ce qu'il en est de la psychonévrose dissolutive on pourrait dire que :

- L'hystérie, parce qu'il n'y a pas d'effectuation d'une subjectivation réelle (elle fait carence), n'a accès ni à la mise en place du Sujet ni à celui du Moi idéal, ni a fortiori du Moi. Alors l'appareil psychique se structure sur la dyade dialectique (conflictuelle) entre l'Idéal du Moi et du Surmoi. Dyade dont la dialectique débouche sur l'insatisfaction et la déception ;
- La paraphrénie se caractérise elle aussi par l'absence ou la carence de l'instance subjective mais également du Moi Idéal et du Moi. Aussi elle structure à partir de l'Idéal du

<sup>1</sup> *Esquisse d'une clinique psychanalytique structurale*, L'Harmattan, p. 214

Moi sans dualité puisqu'elle ne bénéficie pas d'une instance Surmoïque. Il y a délire mégalomane ou... « philosophique »... ou « psychanalytique »...

- La schizophrénie dans sa phase terminale (d'état) voit la disparition de la dyade hystéroïde Idéal du Moi / Surmoi et sombre dans l'incohérence délirante idéoverbale qui lui tient lieu d'instance topique. « *Je me dissocie et j'hallucine donc je survis* », pourrait-on dire.

Pour ce qui est de la psychonévrose défensive, on pourrait dire que :

- Dans la névrose obsessionnelle, tout comme dans l'hystérie, il y a à la fois carence subjective et moiïque et qu'en lieu place de cette dualité les instances du Moi idéal totalitaire et du Surmoi pourvoient à cette carence de dualité sur le mode dyadique conflictuel ;
- Dans la perversion, il y aurait une autre forme de dyadique de structuration psychique où, d'un côté, la dualité Sujet/Moi serait réellement avérée et, d'un autre côté, persisterait un fonctionnement topique totalitaire sous la férule du Moi Idéal ;
- Dans la paranoïa, non seulement la dualité topique Sujet / Moi ne s'avère pas. Mais il n'y a pas de constitution d'une dyade psychique puisque le Surmoi ne s'est pas constitué. L'appareil psychique est en proie au seul Moi Idéal. Mais une dyade externe/interne se constitue sous les espèces de la persécution externalisée d'une « a-chose » quelconque. Persécution qui déclenche la dynamique

d'élimination de cette « a-chose ». Je rappelle que dans ma conception le Surmoi et l'Idéal du Moi se constituent comme la transformation du Moi Idéal par clivage. Chez Freud, d'ailleurs, Idéal du Moi et Surmoi sont quasi-synonymes. Ce clivage chez le paranoïaque ne s'est pas effectué.

En tout état de cause, ce qui concerne aussi bien l'hystérie et la paraphrénie, que la névrose obsessionnelle, à l'exclusion de tous les autres syndromes, parler de Moi faible (ou factice) est non seulement une imprécision mais totalement erroné. A l'exception de la perversion, dans ces syndromes, le Moi n'est pas véritablement constitué. Ce prétendu Moi factice, ou faible, n'est qu'une approximation pour nommer l'une ou l'autre des dyades « Moi idéal / Surmoi » qui officie dans la névrose obsessionnelle, ou « Idéal du Moi / Surmoi » qui structure l'hystérie. Ces dyades entretiennent une dynamique conflictuelle qui caractérise ce que nous repérons sous le terme de « survie ». État dans lequel les symptômes issus de cette opposition conflictuelle (dialectique pourrait-on dire) maintient l'appareil psychique en tension permanente sous les espèces de la souffrance (que les symptômes occasionnent) ou de la dépression et génèrent une pseudo-adaptation. On pourrait dire que ces organisations dyadiques ou monodiques conflictuelles (et pathologiques) sont le résultat du détournement à des fins de survie du processus d'auto-organisation.

Ce retour sur l'aspect topique des troubles psychiques permet d'aborder sous un angle nouveau la différence entre psychanalyse et psychothérapie. Dans cette perspective le psychothérapeute, quand il a affaire à des troubles chroniques et que la personne ne veut pas s'adresser en psychanalyse (ce qui est son droit le plus strict) peut néanmoins engager, dirions-nous, un travail de « pacification » topique. Il se positionne alors en « médiateur », non plus entre la personne et son entourage, mais vis-à-vis des deux pôles topiques (dyadiques) antagonistes qui constituent le moteur des affections psychonévrotiques. Son travail consiste alors d'abord à faire prendre conscience que les souffrances ne sont pas occasionnées par des relations externes, qui n'en finissent pas de se répéter, mais par un agencement pathologique des instances topiques supplétives de son appareil psychique. Une fois cette clarification effectuée, il s'agit de faire reconnaître quelles souffrances sont générées par des conflits entre le Moi idéal et le Surmoi dans la névrose obsessionnelle et entre l'Idéal du Moi et le Surmoi dans la névrose hystérique. On déporte d'abord la conflictualité de l'externe (social, professionnel, familial...) à l'interne (psychique), puis on tente de modérer les tensions entre les deux instances antagonistes. Sachant que le résultat, s'il y en a un, ne peut être que précaire. Sorte de rémission temporaire... mais qui permet une survie... plus harmonieuse ! C'est d'ailleurs ce à quoi aboutissent les psychanalyses actuelles en général... Permettre au psychanalysant de faire avec une structure « pathologique », apaisée (et souvent clivée) de l'appareil psychique en ayant l'impression de vivre autrement. **En réalité, il survit autrement.** Il n'est pas rare d'entendre ces personnes, se targuant de leur

analyse, dire fièrement qu'elles savent « faire avec leurs névroses »... Ce qui, en ces termes, est tout à fait exact. Mais ils ont fait une psychothérapie, en tout cas pas une psychanalyse structurale. Parfois, ils ont atteint une manière d'indépendance. Jamais l'autonomie psychique. Reste que d'autres véritables méthodes psychothérapeutiques aboutissent au même résultat. Et la théorie psychanalytique dans cette perspective n'apporte pas grand-chose. Mais pourquoi pas ... !

Après cette tentative de réhabiliter le Moi comme instance du Vivre, il n'est pas inutile de revenir sur la raison contextuelle qui renforce l'idéalisation du Sujet comme instance inconsciente. Et de la jouissance dans laquelle Lacan s'est empêtré à la fin de sa vie. Je ne serais pas loin de penser qu'il s'agit chez Lacan d'une idéalisation sublimatoire. Idéalisation que les psychanalystes post-lacanien et les philosophes ont plébiscitée comme avancée décisive pour la pensée...philosophique. Cette idéalisation aurait peut-être à voir avec le sentiment d'échec qui a saisi Lacan à ce moment-là. J'y reviendrai. S'en remettre au Sujet exclusivement est éminemment suspect. Si on voulait caricaturer on pourrait dire que tout se passerait comme si le Moi s'avérait d'abord comme maître de l'imaginaire (ce qui est exact), c'est-à-dire pour lui, fauteur d'illusion (alors que l'imaginaire permet le vivre et l'adaptation), puis réductible à la seule personne sociale (le masque grec) dans sa facticité insigne. Facticité quasi-explicite et lisible dans les quatre discours qui oppose le discours du psychanalyste aux trois autres discours (Maître, Universitaire, Hystérique) comme fauteur d'un lien social dégradé par rapport à celui du psychanalyste qui se

présente, au regard du Sujet, comme authentique. Ce sur quoi je m'inscris en faux. De fait, les quatre discours « formalisent » quatre modes de relation au monde. Or, il y a des tas de types de relations et une seule manière de lien social. Et ce lien social n'est en tout cas pas exclusif de la position du psychanalyste. Encore faut-il que l'on sache pourquoi et comment, du point de vue de Lacan, ce discours du psychanalyste, qui caractérise donc le lien social du psychanalyste, se transmet. Ce que Lacan a échoué à théoriser.

## DE LA SPÉCIFICITÉ DU DÉSIR DU PSYCHANALYSTE COMME CONDITION D'UNE POSITION HUMANISTE

### DANS LES MÉANDRES DE LA QUESTION DU PRÉTENDU DÉSIR DU PSYCHANALYSTE

Ceci étant dit, la question du Sujet Inconscient est tout de même centrale pour le psychanalyste. C'est autour de ce qu'il en est du Sujet et de l'Ex-sistence que se joue ce qu'il était convenu d'appeler le désir du psychanalyste. Sa « passion », devrais-je dire. Je m'en suis déjà expliqué. Mais si l'on veut approcher en quoi la psychanalyse, l'Acte psychanalytique (et non pas le psychanalyste), peut être considéré comme humaniste, à mon sens, on ne peut faire l'économie d'y revenir. Je l'avais déjà traité dans mon livre précédent. J'ai tenté de montrer qu'il n'y avait pas d'Éthique de la psychanalyse (contre Lacan et Spinoza) mais un Esprit de la psychanalyse. Ici, il s'agit d'aller plus avant. Cet Esprit de la

psychanalyse peut être considéré comme émanant d'une position humaniste. On peut se demander si cette problématique a un quelconque intérêt. Oui, si on considère que c'est un premier pas pour redéfinir ce qu'il en est de la psychanalyse en extension. C'est-à-dire quelle est la position et la fonction du psychanalyste dans la réalité sociale. Et en particulier, banalement, dans les institutions d'aides et de soins. Et pour cela il ne suffit pas d'affirmer, comme je l'ai déjà fait, que « la psychanalyse est une pratique sociale » et que le désir de prendre cette position de psychanalyste aussi bien dans la conduite de la cure que dans la réalité sociale survient au-delà d'une intentionnalité consciente. Au-delà d'une envie ! Ou, comme on dit trivialement, d'en faire « profession ». On peut postuler qu'il se produirait une subversion de « l'intention consciente de devenir psychanalyste ».

Cela a sans doute à voir, cette subversion, avec la nature particulière de « l'objet » sur lequel le divertissement du futur psychanalyste va « s'investir » pour parler comme les psychologues ou les psychanalystes. Ce sur quoi se joue le désir du psychanalyste, c'est-à-dire ce sur quoi son divertissement s'étaie, c'est le process de subjectivisation. Dans ce que je rappelle là, il n'y a aucune novation, « l'objet » du désir du psychanalyste serait l'émergence subjective. Mais est-ce à proprement parlé un « objet » ? Car l'objet renvoie à l'envie imaginaire. On pourrait dire autrement. Il s'agirait pour le psychanalyste de reconduire ce process et les conditions aléatoires d'apparition de l'épreuve de subjectivisation et ses conséquences qui permettent de passer de la condition

« *animaliter* » (cf. Nietzsche puis Heidegger) à celle d'humain. Encore qu'énoncer cette intentionnalité, ou cette passion, ne dit pas pourquoi ni comment cela advient chez un psychanalysant. Qu'est ce qui permet cet évènement et à quelles conditions pourra-t-il en soutenir l'effet ? Pour le moment, on n'en sait rien.

Vous allez me dire que cette petite tirade (un tantinet grandiloquente) est une dénégation de ce que je viens de dénoncer plus haut. A savoir le risque de fonder le désir du psychanalyste sur l'idéalisation, l'idolâtrie même, de l'instance subjective. Une sorte de fétichisation. A cela on peut répondre de deux manières. D'abord il faut prendre en compte qu'au moment où se nouerait cette aspiration à cette intention particulière de divertissement, en principe l'Instance idéalisante qu'est l'Idéal du Moi a été destituée et s'est évanouie de la structuration de l'appareil psychique concomitamment à la disparition du Surmoi et du Moi Idéal. Il n'y a donc plus, théoriquement, de risque d'idéalisation, ni d'idolâtrie, ni de formation réactionnelle surmoïque ou totalitaire. En principe cette nécessité ne se constitue pas comme une « raison de vivre » (névrotique ou non) comme on le voit parfois dans les vocations de ceux qui font profession d'aides et de soins pour leurs semblables ! D'autre part, cette nécessité n'est pas le fruit d'une décision volontaire et consciente. Elle s'impose et ouvre à la responsabilité d'assumer l'Acte psychanalytique. Si je voulais aller au bout de ce que je pense, je dirais aussi que cette nécessité, qui fait divertissement, se révèle en fin d'analyse, elle était déjà inscrite antérieurement. Ou, pour le dire plus précisément, si

elle s'avère en fin d'analyse, on peut faire l'hypothèse qu'elle est présente virtuellement depuis la nuit des temps. Ou encore que, justement, cette intention insue est une « des raisons » qui a poussé les futurs psychanalystes à « survivre ». Si je voulais être provocateur (calviniste !) je dirais que s'assumer psychanalyste en fin de psychanalyse tient d'une sorte de prédestination !

Je dis à peu près la même chose quand j'affirme, par ailleurs, que l'ensemble de ceux qui s'adressent en psychanalyse ont une sensibilité particulière à l'absence de la dimension de l'Ex-sistence... en tant qu'elle leur est inaccessible. Leur demande pour le dire de manière simpliste **ne se présente pas sous la forme d'une interrogation sur ce qui l'empêche de vivre, mais en deçà du constat de cet empêchement de vivre, une interrogation sur ce qui leur interdit d'Ex-sister. Si on voulait parodier Lacan, on pourrait dire que c'est cela qui leur manque : l'Ex-sistence. L'éprouvé d'Ex-sister.** Et ce manque, ils le présentent à travers les manifestations de détresse éphémères qu'ils éprouvent dans certaines séances préliminaires. Ils ne manquent pas, ou pas seulement, de l'impossibilité d'accéder à leurs envies... C'est dire que cette question concernant l'absence d'éprouvé d'Ex-sister est le lot commun de tous ceux qui s'adressent véritablement en psychanalyse. Pas exclusivement, donc, ceux qui sont « destinés » à psychanalyser.

Si tel était le cas, tout psychanalysant authentique aurait pour seule issue de devenir psychanalyste ! Très sérieusement c'est une hypothèse qui a fait florès à une époque de l'École Freudienne. C'était corrélatif du fait qu'il était impossible de

théoriser la fin de la psychanalyse, fut-elle « personnelle ». Et qu'à ce titre, elle était infinie. On soutenait sans rire que, puisqu'une psychanalyse est interminable, alors la seule voie de sortie honorable était de passer du divan au fauteuil ! Ce qui est proprement surréaliste. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent des psychanalysants n'ont que faire d'un divertissement (de la passion) centré sur le Sujet et l'Ex-sistence. Une fois cette structuration effectuée dans la cure, leur intention légitime est de Vivre ! L'Ex-sistence subjective n'est plus le centre de leur préoccupation. Son actualisation n'était pour eux qu'une condition nécessaire pour Vivre leurs envies dans le divertissement ou la distraction. D'ailleurs ils oublient qu'ils en ont été privés par le passé. Même : ils se désintéressent totalement de cette modalité psychique. C'est comme un acquis de la classe ouvrière des psychanalysants quand ils ont terminé leur psychanalyse. Ils ont payé pour ça !

Mais, cela « ne se passe pas » pour ceux qui se vouent, à leur corps défendant parfois, à la position de psychanalyste, puisqu'ils s'engagent à perpétrer l'Acte psychanalytique centré sur l'émergence de l'Ex-sistence. Il faut pourtant admettre qu'en appeler au fait (et affirmer) que la prédestination ou la fixation « passionnelle » à la dimension subjective se nouent au moment même de l'échec de cette subjectivisation dans la structuration originelle de l'appareil psychique tient du paradoxe. Comme si cet échec se manifestait sous la forme d'une « surprise » interrogative dont le psychanalysant ne veut ni ne peut éteindre l'intérêt. C'est une métaphore : surprise d'éprouvés, justement, que cette subjectivisation ne s'avère pas. Surprise alors

suspendue, inconsciente, qui persévère et perdure jusqu'au moment où elle s'ancre en fin de psychanalyse. Révélation qui n'est pas une prise de conscience mais un Instant de Voir. Révélation de cette prédestination. Et cette « préscience » de cette nécessité primordiale d'Ex-sister (pour vivre) s'avère dans une sorte d'après coup, lointain, de l'échec de la subjectivisation originelle. Et de fait, de cette intention de psychanalyser il est alors possible d'en faire énonciation parce que le psychanalysant situe la « cause originelle » de cette aspiration à psychanalyser. Perpétrer l'Acte psychanalytique. C'est alors que s'enclenche et s'inaugure un temps pour comprendre proprement didactique où « s'assimilent » véritablement la théorie psychanalytique et la praxis de la cure. Pour peu qu'elles aient été véritablement modélisées. C'est véritablement le dernier temps de la psychanalyse didactique. On remarque d'ailleurs que cette intentionnalité est toujours prématurée par rapports aux capacités de son effectuation véritable. **Pour le dire autrement, il y aurait chez ce psychanalysant, au moment du passage, l'aptitude (inconsciente) à psychanalyser sans les capacités à son effectuation (consciente).** Il y a prématuration qui se liquide dans cette dernière phase didactique. Même s'il y a à un certain moment une énonciation consciente de cette intention sous forme d'un énoncé « conscient » de cette quasi-obligation. L'envie ordinaire ne débouche que sur l'intention « objectale » de s'approprier une théorie et une technique parmi d'autres. Il faut que s'active la « passion » pour « assimiler ». En l'occurrence, ici, les techniques de la conduite de la cure qui nécessitent une connaissance de la théorie psychanalytique à partir de laquelle elle se déploie.

Mais cette description aussi convaincante qu'elle soit est purement phénoménologique (ou opératoire). Elle se borne à faire l'hypothèse d'une origine qui, certes est une condition nécessaire mais absolument pas suffisante. Si cela était une condition nécessaire et suffisante, lors l'hypothèse saugrenue que tout psychanalysant est condamné à faire le psychanalyste serait juste. Ce qui est empiriquement faux. Cette description phénoménologique permet de discerner dans la cure le moment où advient cette révélation. Mais elle ne rend absolument pas compte de ce qui la détermine. Bien sûr, il y a une détermination que je vous exposerai ultérieurement. Mais faisons comme si nous n'avions pas de réponse et étions toujours dans l'impasse. De fait, tout se passe comme si l'incapacité à dire de quoi se constituait le désir du psychanalyste, disons métapsychologiquement, à amener les « théoriciens » de la psychanalyse à déplacer cette impasse vers une autre problématique : celle de la « transmission ». On fait comme si la problématique du « désir du psychanalyste » ne se posait pas et que le seul problème qui vaille d'être résolu serait celui de la transmission de la psychanalyse. Bien évidemment, ce déplacement du point de vue épistémologique n'est guère soutenable. Certes la question de la transmission est réelle mais elle est indissociable de celle du désir du psychanalyste. **Car s'il y a bien transmission, c'est qu'antécédemment il y quelque chose dans la structuration du psychanalyste en devenir (ou en puissance) qui pré-existe. On pourrait d'ailleurs l'écrire qui « Pré-Ex-siste dans l'éprouvé du défaut même de l'Ex-sister »** ... Pour qu'il y ait transmission possible, il est nécessaire de supposer qu'il y a au préalable une intentionnalité, ou une

appétence pour le dire trivialement, à se saisir de cette « transmission ». Pour le dire autrement, il y aurait chez le psychanalysant une « aptitude » particulière qui lui permettrait d'être transmis des « arcanes » (bien évidemment il ne s'agit pas d'arcanes mais de théorie) de la psychanalyse. Ce qui implique que l'intentionnalité à psychanalyser ne tient pas d'une « envie » moïque que l'on pourrait satisfaire en connaissant et en apprenant. Même si, à cet instant crucial de la cure où se déclare cette intentionnalité, elle procède bien de l'énonciation, disons consciente de cette intentionnalité. Mais pas seulement de « l'énoncé » qui, lui, serait moïque. Ce qui implique que cette intentionnalité, elle ne procède pas du registre « imaginaire objectal ». Comme disent les enfants « si on disait que j'étais psychanalyste et toi le psychanalysant ». Une envie objectale ne débouche que sur l'intention de s'approprier la théorie et la praxis psychanalytique comme s'il s'agissait de n'importe qu'elle autre théorie ou pratique. Si tel était le cas, devenir psychanalyste se résoudrait à s'engager dans cette dimension comme si c'était une profession de soin comme une autre. Pourtant, la connaissance, en fut-elle parfaite, et l'apprentissage exemplaire, cela ne permettrait en aucun cas de conduire l'Acte psychanalytique. C'était cependant la position des associations pré-École Freudienne. Il s'agissait pour « l'élève » psychanalyste d'apprendre la théorie et la praxis sous la férule sévère d'un psychanalyste didacticien dûment patenté. Et au sein d'un Institut dispensant la vraie doctrine. Il y avait enseignement mais pas transmission. Ou fortuitement. Je suis d'ailleurs très étonné qu'Espace nomme toujours les personnes, qui se destinent à l'Acte psychanalytique, d'« élèves psychanalystes »

... Comme quoi il n'y a pas grand-chose de nouveau sous le soleil des psychanalystes. Veut-on, à Espace, transmettre au psychanalyste ou former des psychothérapeutes d'obédience psychanalytique ?

## DE L'INSONDABLE QUESTION DU DÉSIR DU PSYCHANALYSTE Á L'INSOLUBLE QUESTION DE LA TRANSMISSION

Lacan a eu une formule péremptoire pour clôturer définitivement la question du désir du psychanalyste. Cette énigme de comprendre de quoi se constituait, métapsychologiquement, le désir du psychanalyste. Et pour cause : personne n'a jamais posé cette question comme relevant de la métapsychologie. Il énonce donc « *l'analyste s'autorise de lui-même* » et ajoutait en aparté : « *et de quelques autres* ». Il faut bien dire que phénoménologiquement c'est exact. Mais cela ne dit rien non plus de la causalité de cette auto-autorisation. C'est un geste qui s'apparente à celui d'Alexandre devant l'impossibilité de dénouer le nœud gordien : il le tranche. Si on va au bout de cette formulation, on constate qu'elle masque un échec théorique, dont l'enjeu est loin d'être neutre pour l'avenir de la psychanalyse, mais que ce faisant elle permet le déplacement que je viens d'évoquer. On s'en remet à la « vérité » de celui qui s'autorise. De facto une autorisation universelle. Mais justement, pour qu'elle ne soit pas universelle, on s'enquière de ce que ce psychanalyste a bien été « imprégné » des arcanes de la théorie psychanalytique et de sa praxis. Qui dit qu'il est psychanalyste, l'est ! Ce qui est assez croquignolet. Mais

il doit attester que la psychanalyse lui a été transmise. À lui la charge de la preuve ! Il faut dire que je ne fais guère mieux quand j'évoque, doctement, que ce qui spécifie l'intention du psychanalyste serait de produire, par l'Acte dans la cure, l'émergence du Sujet. Ou encore de permettre la réactivation du processus de subjectivisation. Et qu'il ne s'agit pas d'une envie moïque, mais d'une passion. Je ne fais rien d'autre qu'un constat objectif. Mais je n'explique pas quelle est la cause de cette passion. Je ne fais que la reconnaître. Et en guise d'explication, je m'en remets à ce qui peut apparaître comme un *deus ex machina* : l'auto-organisation. À un mystère donc. Il faut bien aussi admettre que cette référence à la passion, quoique je lui donne une signification particulière, est sujette à malentendus. Le seul progrès, si on peut considérer cela comme un progrès, c'est que cette manière de dire se réfère à la clinique psychanalytique et non à la phénoménologie de la responsabilité. Mais cela n'explique ni le ressort ni la cause. Qu'est-ce qui cause cette passion, qui cautionne cette auto-autorisation à la psychanalyse ? Rien pour le moment.

Lacan était sans doute tout à fait conscient des conséquences de cette auto-autorisation. Elle cautionnait par anticipation que tous ceux qui se déclaraient psychanalystes, l'étaient. Ce qui n'est guère raisonnable, bien que ce soit ce qui se passe aujourd'hui. Il va tenter de réguler cette inconséquence en maintenant d'une part le contrôle et d'autre part en instituant le « cartel » avec cette histoire du « plus un » qui est, si on le définit autrement, une assez bonne intuition. J'essaierai d'en dire quelque chose dans un séminaire à venir. Mais surtout en

instituant la « passe » qui au fond avait pour but avoué d'essayer d'en savoir sur quelle « transmission » s'étayait le désir du psychanalyste autoproclamé, mais surtout de quoi le désir du psychanalyste se constituait. Avec le « dispositif » de la passe, il mettait le psychanalysant, devenu psychanalyste qui se risque dans le dispositif de la passe, de révéler quelque chose que lui, Lacan, a été incapable de théoriser. C'est déjà l'aveu que, pour le moins, malgré toute la sophistication intellectuelle constituée en glose, la psychanalyse didactique n'est rien d'autre qu'empirique. Ce qui fait désordre. On croit alors qu'un dispositif empirique va lui aussi permettre de sortir de l'empirisme. Ce qui est tout à fait inconséquent. On demande au psychanalysant d'en dire quelque chose de consistant sur ce qu'il en est de son auto-autorisation : « *justifiez-vous de cette auto-autorisation que je vous concède. Et par la même apportez votre pierre à l'édifice théorique que je n'ai pas su articuler* ». Déjà, il me semblerait plus conséquent de parler du « désir de psychanalyser » plutôt que du désir du psychanalyste. Il est plus pertinent d'énoncer qu'il s'agit d'une intention de psychanalyser plutôt que d'une intention à faire le psychanalyste. Mais alors, cela ne change rien à l'inconséquence de ce dispositif. Je vous rappelle ce principe simple : pour qu'un dispositif expérimental soit valide, il faut, toutes choses égales par ailleurs, avoir une hypothèse à tester. Et pour avoir une hypothèse à tester il faut qu'elle ressortît d'une théorie, d'un corpus théorique qui permet de la formuler. Rien de tel dans cette histoire de passe. Lacan, en guise d'hypothèse, suppose que seul le psychanalysant devenu psychanalyste connaît les ressorts de ce passage du divan au fauteuil et que de plus il est en posture

d'en élaborer quelque chose pour lui et pour autrui. Ce ne sont pas des hypothèses. Seulement des vœux pieux. En tout état de cause, même si par hasard un psychanalysant était en mesure d'en dire véritablement quelque chose, en quoi son expérience personnelle pourrait avoir une valeur générique ?

De fait, l'erreur de Lacan, comme celle de Freud, est de croire que la révélation va venir de l'observation clinique objective. En l'occurrence, dans la passe, il s'agit d'une auto-observation clinique ; ce qui est spécial. De fait la passe met le néopsychanalyste en « supposé savoir » de ce qui se joue dans ce passage du divan au fauteuil. À cet effet, un jury était constitué (les passeurs), dont l'écoute permettait d'énoncer un verdict : passé ou non. En d'autres termes, les passeurs évaluaient la « consistance », si ce n'est « scientifique » du moins pseudothéorique (mythologique), de ce que le passant était en mesure d'éclairer sur ce passage. Sur quels critères ? Cela m'est resté toujours obscur. D'autres, plus férus des mystères du lacanisme, n'ont pas arrêté de gloser sur ce dispositif sacré.

Les épigones et les zéloteurs en ont même fait perdurer le rite, quoique, comme on le verra, Lacan l'eut déclaré caduque. Non seulement il est toujours utilisé à l'École de la Cause et même on pourrait dire qu'il la fonde. À « Espace » il existe toujours en état d'ersatz dégradé. Du temps où Claude Boukobza était présidente, je l'avais interrogée. Sa réponse avait été assez floue, si ce n'est dilatoire. Inconsistante, mais intéressante. Au fond, ce n'était plus qu'une manière de cooptation pour constituer un noyau de psychanalystes qui partageraient les mêmes positions.

Se retrouver entre soi, bien au chaud. En partageant les mêmes croyances, les mêmes idéologies et constituer un aréopage de « semblables ». En tout cas de plus « semblables » que le commun des mortels des autres membres. Constituer un aréopage de caciques autoproclamés. Car, en tout état de cause, quelles que soient les associations de psychanalystes, qui croient toujours à la nécessité de la passe, cela débouche sur une nomination « AE » : « Analystes de l'École », ou à une appellation équivalente, qui se différencie des psychanalystes « seulement » membre « AM » : « Analystes Membres ». Ceux que j'appelle les « tâcherons de la psychanalyse ». Dont je suis. Ethnographiquement, cela tient de la constitution d'une hiérarchie duale. Hiérarchie duale qui est absolument conforme à l'organisation symbolique tridimensionnelle de nos cultures indo-européennes telles que Georges Dumézil en a élaboré la théorie<sup>1</sup>. Cette organisation culturelle se structure à partir de trois fonctions « clercs, guerriers, producteurs ». A l'évidence les psychanalystes sont des « clercs ». La particularité de cette tripartition est qu'il n'y a pas de hiérarchie entre les castes. Elles sont toutes égales entre elles. Mais en revanche, il y a une hiérarchie duale au sein d'une même caste : les maîtres et les esclaves. Cela se lit très clairement dans les ordres monastiques où il y a les frères moines (l'aristocratie) et les frères convers (les serviteurs). On ne voit pas pourquoi, dans leur organisation sociale, les psychanalystes y échapperaient. C'est d'ailleurs à ce sujet que je me suis fait agonir d'injures à la Convention

<sup>1</sup> *Mythes et épopées : Idéologies des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*

psychanalytique. C'est au moment où, après la dissolution de l'École Freudienne de Paris (EFP), les psychanalystes qui s'étaient désolidarisés de l'École de la Cause s'interrogeaient doctement pour créer des statuts d'association qui auraient pris en compte la dimension singulière de la psychanalyse. On se faisait fort d'inventer quelque chose de novateur qui ne tomberait pas dans les travers antérieurs du juridisme. Il fallait trouver une autre manière de faire communauté à défaut de faire collectif véritable. C'était tout à fait illusoire. Aussi, j'avais eu l'outrecuidance de rappeler que quand il s'agit du social nulle invention ne pouvait permettre de traduire la prétendue spécificité de la psychanalyse et des psychanalystes. Un regroupement de psychanalystes pouvait tout à fait s'envisager sous le statut juridique de la loi sur les associations de 1901 (ou bien plutôt de 1905 tant elles sont religieuses). Qu'à ce titre, l'activité psychanalytique ne pouvait déroger ni aux obligations culturelles de notre civilisation indo-européennes ni aux règles juridiques en vigueur dans notre république. Qu'il n'y avait donc aucune spécificité à espérer. Il est vrai qu'on en était toujours sous le coups des vociférations de Pierre Legendre à l'égard du juridique qui étaient une dénonciation du « censeur ». Le juridique comme censeur aliénant, folie délirante au demeurant. Que croyez-vous qu'il arriva ? Dumézil, le fils, relayé et soutenu par Safouan, fit une grosse colère de nourrisson, au prétexte que je ne comprenais rien à la psychanalyse. Ce qui est habituel.

Pour en revenir aux effets de la passe sur le fonctionnement institutionnel et sur le fait qu'elle constituait une véritable

hiérarchie, Lacan à sa manière byzantine, opposait une dénégation en différenciant le statut hiérarchique et le « gradus ». Sans qu'on sache exactement ce qu'il entendait par là. Faisait-il allusion au « *gradus ad Parnassum* », c'est-à-dire l'escalier qui mène au Parnasse qui dans la mythologie grecque est le lieu de résidence d'Apollon et des neuf muses et qui au XIX<sup>ème</sup> siècle désigne un mouvement poétique qui se constitue en opposition au romantisme ? Nul ne sait. Et au fond, cela n'a pas grande importance... puisque la passe, bien qu'elle perdure comme rite initiatique sacré, a été un échec. De fait, il ne pouvait pas en être autrement. Car l'hypothèse implicite est néoplatonicienne. Elle se fonde sur le postulat que le néopsychanalyste a une connaissance « virtuelle » ou « insue » des raisons ou des causes de ce passage qu'il s'agirait d'objectiver. Dans cette perspective, le dispositif tenait du protocole maïeutique et la présence des passeurs en lieu et place du philosophe qui « accouche » l'esclave de son savoir mathématique. Ce dispositif aurait eu la vertu de permettre au passant d'élaborer une « connaissance » (ou bien plutôt un savoir) sur ce qui lui est advenu psychiquement au moment où il s'assume psychanalyste ou encore qu'il est pris par l'Acte psychanalytique. Car, bien évidemment, dans ce qu'il en est de la transmission, il y a la question de l'Acte ou bien plutôt sa mise en question. Car dans une psychanalyse qui s'avère alors didactique, il semble que Lacan soit dans l'incapacité de repérer par quel Acte le psychanalysant va passer « psychanalyste ». Qu'est-ce qui, à ce moment de conclure, lui a été transmis qui le détermine ? Ce qui semble un comble. D'autant plus que, pour Lacan, il semble que cet Acte qui détermine le passage du

divan au fauteuil soit le prototype de tout Acte psychanalytique possible. En d'autres termes lacaniens, si on ne peut rien « écrire », c'est-à-dire formuler de préférence en mathèmes, de ce qui fait Acte de passage du divan au fauteuil, alors l'Acte psychanalytique se délégitime.

## DE LA TRANSMISSION, DE L'ACTE PSYCHANALYTIQUE ET DE L'ACTE SEXUEL

**L**a seule chose qui a été élaborée concernant l'Acte c'est qu'il recèlerait une détermination de césure. Laquelle aurait à voir pour moi avec la rupture. De fait, on n'a pas arrêté de gloser avec cette histoire de meurtre du père freudien, de destitution du Sujet savoir et du déchet, voir des « noms du père », qui s'en raidit et toutes sortes d'autres fariboles. De fait, il est vrai que dans ce passage il y a en quelque sorte « rupture » entre psychanalyste et psychanalysant qui fait renversement puisque le psychanalysant se déclare psychanalyste pour d'autres psychanalysants. Mais ces considérations phénoménologiques semblent tout à fait insuffisantes à Lacan. Et pour cause, puisqu'on n'en connaît pas les causes. Il y a bien une autre élaboration, toute aussi farfelue, à laquelle Lacan s'est essayé pour fonder la cause de cette rupture qui caractérise l'Acte. Il y aurait selon lui une identité, voir une sorte d'homothétie entre l'Acte psychanalytique et l'Acte sexuel... En tant que ce dernier serait impossible. Où va-t-il chercher tout ça ! Quoiqu'à mon sens tout ceci ne saurait être que calembredaines et billevesées, il n'est pas inutile d'y aller voir pour tenter de tirer un parti sensé de cette métaphore. Ça

s'annonce par une sorte de révélation quant à ce que dévoile la psychanalyse. Révélation qui tient d'une évidence empirique d'un banal à pleurer, quoique...

*« Le grand secret de la psychanalyse, c'est qu'il n'y a pas de rapport sexuel. »*

Qu'il prolonge par ce qu'il considère comme une explication :

*« Il n'y a pas d'acte sexuel qui conjoiendrait sous forme de répartition simple, comme celle d'un serrurier, une pièce mâle à une pièce femelle constituant le pacte inaugural par où la subjectivité s'engendrerait comme telle, mâle ou femelle. »*

Tout ça pour dire que ce n'est pas le conjointement des sexes « opposés » qui détermine le signifiant Homme ou Femme. Cette nomination est antécédente à ce conjointement. Il faut dire que deux ans après, en 1969 dans le séminaire D'un Autre à l'autre, Lacan va élaborer de manière plus sophistiquée (ou plus absconse ?) ce qui précédemment apparaissait d'abord comme l'expression d'un truisme :

*« Comme le vivant, qui est cet être par où se véhicule une vérité (!?!), a, lui, fonction et positions sexuelles, il en résulte qu'il n'y a pas de rapport sexuel, au sens précis du mot, où un rapport est une relation logiquement définissable. Comme j'ai essayé de vous l'articuler il y a deux ans. Cette fois et non pas un seulement, il manque ce qui pourrait s'appeler rapport sexuel, une relation définissable comme telle entre un signe mâle et femelle. Le*

*rapport sexuel, cette fois ce qu'on appelle couramment de ce nom, ne saurait être fait que d'un acte. C'est ce qui m'a permis d'avancer ces deux termes, il n'y a pas d'acte sexuel, au sens où cet acte serait celui du juste rapport, et, inversement, qu'il n'y a d'acte que sexuel, au sens où il n'y a que l'acte pour faire rapport. La psychanalyse nous révèle que la dimension propre à l'action de l'Acte sexuel en tout cas, mais du même coup de tout acte, ce qui était depuis longtemps évident, c'est l'échec. C'est pour cette raison qu'au cœur du rapport sexuel il y a dans la psychanalyse ce qui s'appelle la castration. »*

J'ai déjà dit précédemment que ces formulations sont aussi obscures que du Heidegger ou du Mallarmé : chacun, comme dans une auberge espagnole, peut y trouver ce qu'il y cherche. Sans doute cette manière de dire avait, dans l'esprit de Lacan, l'intention d'obliger ses auditeurs à « Penser ». Mais le mystère est aussi l'ingrédient de la dépendance. Il faut dire que cela marche très bien un temps. Ne pas comprendre rend dépendant. Bien sûr, on peut avoir une lecture à la fois simpliste et terre à terre de cette tirade. On peut comprendre que si ce qui fait « rapport », trivialement, c'est ce qui fait sens, alors force est de constater, et c'est la thèse freudienne, que le conjointement dû à l'excitation sexuelle provoquée par le sexe opposé (ou non !) chez Homo Sapiens, n'a plus d'utilité autre que le plaisir d'organe ... qui renvoie tout bêtement au plaisir objectal déconnecté de la nécessité procréative (la procréation est conjonctive). C'est-à-dire assujetti au circuit de la récompense. Dans cette perspective, il n'y a pas lieu d'en faire un plat. Ce n'est pas pire qu'une autre envie ou qu'un autre plaisir. C'est du

même acabit. Toutes les envies fonctionnent de la même manière que les plaisirs d'organes sexuels et ça se passe très bien (ou pas). Mais l'envie, en tant qu'elle peut être satisfaite, ne fait pas sens. Reste tout de même que ce qui est intéressant dans cette citation, c'est la conclusion de Lacan. Ce qui se joue dans l'Acte sexuel qui ne fait pas « rapport », c'est-à-dire qui ne fait pas « logiquement sens inscriptible », c'est qu'il est voué à l'échec. Acte manqué si on veut. Et tous les Actes après lui. Y compris, donc, l'Acte psychanalytique. Ce qui est pour le moins paradoxal. On pourrait bien évidemment continuer l'exégèse de cette affirmation concernant la registre sexuel et convenir que si le conjointement sexuel a pour finalité « fantasmatique » (pour rester archéofreudien) la fusion de l'autre à l'autre, alors effectivement s'il y avait acte cela mettrait en échec cette aspiration imaginaire à la fusion. Aussi, si cette interprétation pouvait faire « sens », on pourrait alors substituer à ce qualificatif d'échec le signifiant « rupture » (césure ou coupure dans le vocabulaire lacanien) d'avec ce « fantasme fusionnel ». S'il n'y a pas d'Acte sexuel, c'est qu'habituellement le comportement sexuel ne fait pas rupture. Car pour qu'il y ait Acte sexuel, il faudrait que ce comportement s'effectue dans la défusion. Or généralement il s'effectue comme signe et manifestation d'une inéluctable fusion, laquelle provoque et sert la dépendance. Dépendance, mère de la répétition de ce comportement qui aurait pour vertu « magique » de conjurer la séparation qui fait manque. Ou, pour le dire autrement, de conjurer les affres de l'indépendance et, a fortiori de l'autonomie. C'est ce que nous apprend l'hystérie. Et aussi Platon qui développe dans *Le Banquet*, l'idée que l'amour, qui

pousse à la copulation, a pour finalité de refaire de l'un avec du deux. La bête à deux dos, dit-on aussi trivialement. Encore qu'il s'agit bien de retour à l'animalité. Copuler pour faire de l'un dans une complétude imaginaire. Retour à l'unité dans l'indifférenciation sexuelle. Fallacieux à n'en point douter. Mais les poètes s'en font les chantres à « l'envi ». Ce qui tient de l'escroquerie intellectuelle puisqu'ils en entretiennent l'illusion. Bien sûr cela échoue, cette tentative pathétique. Dans le drame souvent de la réalisation de cette illusion fusionnelle en tant qu'elle aurait la vertu magique de combler le manque. Je développerai ultérieurement la thèse que, dans une certaine configuration psychique des protagonistes, il se pourrait bien qu'il y ait Acte sexuel véritable parce qu'il ne s'opérerait pas comme une envie de fusion mais comme une « passion ». Passion qui est opposé à l'envie. De même que la rencontre est l'opposé de la « fusion » relationnelle.

Dans cette perspective, on pourrait alors convenir que l'Acte psychanalytique a pour fonction de mettre en échec, en toutes circonstances, le fantasme de faire relation fusionnelle sans faire rapport de discontinuité puisqu'aussi bien c'est la discontinuité que la rupture instaure dans la structuration psychique. Discontinuité qui, en fin d'analyse, se révèle dans la dualité topique irréductible (Sujet / Moi) que nécessite la dynamique adaptative. Dynamique structurante qui fait suite et rupture avec les organisations conflictuelles (dyadiques) antécédentes à la structuration finale de l'appareil psychique.

Mais en appeler à l'Acte comme rupture pourrait induire en erreur sur les conditions de son effectuation. La manière dont il est produit. On pourrait croire qu'il nécessite on ne sait quelle intransigeance glaciale. S'il tient effectivement du péremptoire (subjectif), c'est-à-dire de l'indiscutable, il ne nécessite aucune violence, aucune agressivité, aucune exclusion, aucune suffisance, aucune supériorité. Aucune suffisance d'abord, car comme je m'en suis expliqué, l'Acte psychanalytique, qui s'actualise par l'interprétation, n'est pas la cause directe de l'effet de rupture dans l'organisation psychique. Ce qu'il actualise précisément c'est qu'une rupture structurante est advenue dans l'appareil psychique, par process endogène, qu'il convient de scander de telle sorte d'en attester la survenue. Donc, faire scansion ne consiste pas à provoquer la rupture dans l'organisation psychique mais d'en assurer, à terme, la prise de conscience. Cette scansion sert à l'ancrage et à l'assimilation de cette rupture. Rupture qui est advenue par effet cumulé des déconstructions opérées antérieurement. Ces déconstructions ont relancé l'auto-organisation que l'on peut considérer comme de nature principalement épigénétique. Elle permet une restructuration d'abord temporaire puis définitive. Certes elle tient son efficacité du fait qu'elle est produite à partir de la position de Lien Social où, comme je l'ai dit, le psychanalyste n'y est pour personne (l'interprétation ne s'adresse pas au Moi). C'est ce qu'assure le caractère péremptoire de l'Acte d'interprétation, en tant qu'il est indiscutable. Car il n'y a de « discutabilité » que de relation moiïque. Il met à jour ce qui se trame psychiquement pour le psychanalysant. Mais il n'y a pas d'affect négatif dans cette scansion, seulement le constat

(objectif) d'un état de fait psychique advenu. En principe, ces affects négatifs, comme je l'ai rappelé toute à l'heure, ne devraient pas être possibles au psychanalyste puisque les instances supplétives qui les déploient, ont été, chez lui, éradiquées dans sa cure didactique.

Pourtant dans les années 1970 à l'École freudienne s'est propagée une idéologie qui dénaturait ce qu'il en était de l'Acte. À l'époque on ne parlait ni rupture ni discontinuité, telles que je les présente aujourd'hui, mais de « coupure » ou de « césure ». On avait développé une conception idéologique et fallacieuse de l'interprétation comme effectuation de l'Acte psychanalytique. Sous prétexte de ne pas sacrifier à la relation triviale et pour s'assurer d'une véritable distance vis-à-vis du psychanalysant, on prônait une manière de distance hautaine et parfois méprisante du psychanalyste vis-à-vis de son psychanalysant. On infligeait à ce dernier cette coupure interprétative avec une froideur insigne non exempte d'une certaine cruauté. On s'enfermait dans un silence polaire (mais n'était-il pas réactionnel ?), on pratiquait la séance courte à mauvais escient. On utilisait des formules définitives toutes empruntées de certitudes (mais où donc était passée dans toutes ces postures totalitaires la destitution du Sujet supposé savoir ?). Sans doute étaient-elles infligées au nom du plus grand bien du « patient » qui devait les endurer pour mieux guérir. Je me souviens que cette conception était explicitement exposée par Muriel Drazien, fort belle femme au demeurant, qui avait les faveurs de Lacan. Elle organisa quelque temps après le deuxième congrès de Rome, ce dont Lacan la félicita. Congrès, ô combien funeste pourtant !

Elle avait donc, d'une certaine manière, son aval pour soutenir de tels propos.

J'espère qu'avec mon histoire de « lien social » et « d'indifférence engagée » je ne vais pas induire de telles pratiques « hérétiques ». Ce serait assez fâcheux qu'on en fasse un usage détourné à des fins ou défensives ou pseudoparanoïdes. À vrai dire ce n'est pas exclu. On sait que l'enfer est pavé de bonnes intentions. Qu'est-ce qui ne justifierait pas le « bien » que l'on veut aux « patients » ! Je n'ai pas dit des psychanalysants. Car détourner ces concepts consiste bien à déclasser le psychanalysant en « patient ». C'est-à-dire quelqu'un qui supporte la souffrance qu'on lui inflige. Souffrance, dans cette circonstance, inutile et néfaste. Surajoutée, pourrait-on dire. Celui qui supporte les avanies pleines de bonnes intentions que lui inflige son psychanalyste... Décidément en position de « supposé savoir ». Il y avait chez certains lacaniens une manière de déni d'Ex-Sistence de leurs psychanalysants proprement impardonnable. J'ai bien dit lacaniens, car Lacan lui, dans son Acte, ne participait pas de cette manie. En tout cas tant qu'il était psychanalyste. Avant que la démence sénile ne le submerge. À ce moment il eut des comportements agressifs. Je me souviens d'un jeune psychiatre avec lequel je travaillais en institution qui, un jour, m'aborda pour me demander pourquoi, au cours de sa dernière séance, Lacan l'avait giflé. « Que croyez-vous qu'il voulait me dire ? », m'a-t-il demandé. « Rien », lui ai-je répondu. Mais il repartit avec son interrogation intacte ! J'espère qu'avec mon histoire

« d'indifférence engagée » (cet oxymore) et de lien social je ne vais pas produire de telles dérives.

Il est vrai que, pour ceux qui ne seraient pas avertis, les concepts de lien social et surtout d'indifférence engagée, peuvent induire en erreur. De fait, pour opérer naturellement, il faut qu'ils soient « assimilés » dans la didactique. L'indifférence engagée est un oxymore. Et il faut considérer que l'engagement est ce qui vectorise les termes de cet oxymore. Or cet engagement tient essentiellement de l'intentionnalité de connaissance « intime » que le psychanalyste voue à son psychanalysant. Cette notion, ou ce concept, d'intimité dans le champ de la cure, mérite sans doute d'être précisée. Pour le dire vite, l'intimité ne consiste pas à en savoir sur les pensées et les préoccupations secrètes non divulguables à quiconque sauf à ceux considérés comme affectivement proches. Elle ne tient pas de l'élection affective fusionnelle (« affinité élective », dit-on). Elle se constitue de la connaissance de la structuration réelle de l'appareil psychique et de sa transformation au cours de la cure psychanalytique. De fait, de la Vie ou bien plutôt de la Survie attestée, par leurs psychanalysants, le psychanalyste n'en connaît rien... que ce qui est mythologiquement, c'est-à-dire imaginativement, énoncé dans la cure. Ce qui n'est pas à proprement parlé une « connaissance » de leur vie ou de leur survie réelle. Simplement comment ils se la représentent et la présentent à leur psychanalyste en fonction de la configuration de leur appareil psychique. Pour le dire abruptement : le psychanalyste n'est pas

curieux d'en savoir sur les péripéties qui émaillent les histoires de survie de ses psychanalysants. Tout uniment, il sait que ces péripéties, toujours reconduites, tiennent de la répétition...et qu'à de rares exceptions, il n'y a aucune novation, seulement des transformations. Sauf quand quelque chose de la déconstruction fait son effet. Bien sûr, les psychanalysants considèrent a contrario, qu'il est de leur devoir de rapporter par le menu et pour certains exhaustivement, la moindre de ces péripéties historiques ou quotidiennes qu'ils endurent. Comme si cela était d'une absolue nécessité pour la gouverne de leur psychanalyste. C'est ainsi qu'ils supposent accéder à la règle fondamentale du « tout dire ». Et de fait, ils y accèdent d'une certaine manière. Et il n'y a pas lieu, dans un premier temps, de les détromper. Mais cette connaissance de l'intime qui n'est pas mue par la curiosité (curiosité que Freud stigmatisait du terme désir d'en savoir sur les mystères de la sexualité (!), issu de la curiosité infantile), est au cœur de la position du psychanalyste. Elle autorise l'Acte. Elle valide d'une certaine manière paradoxale l'Acte comme humaniste puisqu'aussi bien il est centré sur le registre subjectif à faire advenir. L'indifférence signe le désintéret radical pour toute tentative (envie) de psychologiser. Autre manière d'en finir avec l'herméneutique, réputée par moi de pacotille, déployée pour expliquer les avanies de la Survie. À de multiples occasions je me suis expliqué sur le fait que je substitue ce concept et cette formulation à ce que Freud nomme « neutralité bienveillante ». Je ne trouve pas inutile d'y revenir encore. Dans cette formulation je récusé, non pas la notion de neutralité (je pourrais y souscrire en lieu et place d'indifférence, quoique je considère qu'indifférence, que l'on

pourrait écrire « un-différent-ce », est plus radicale dans l'expression de sa nature subjective), mais la qualification de « bienveillance » dont elle est affublée. Il me semble que, dans la perspective qui est la mienne, ce qualificatif connote une position condescendante, paternaliste même, qui est le « positif » de l'attitude négative d'arrogance hautaine que je dénonçais toute à l'heure. Toutes deux procèdent de l'exclusion : il y a le psychanalyste et les autres. Pour le psychanalyste, le psychanalysant n'est pas un autre... C'est d'abord et uniquement un Sujet en souffrance. Cette position fait qu'il s'agit d'une rencontre et non pas d'une relation. Considérer que le psychanalysant est un autre « moisé » serait en contradiction avec la rencontre subjective supposée qui est en absence au début de la cure et qui s'actualise à la fin de la cure. C'est de cette rencontre que peut s'autoriser l'Acte psychanalytique. Même si cette rencontre subjective ne s'avère véritablement qu'à la fin de la cure. Elle en détermine même la fin. Sans jeu de mots : c'est le dernier Acte. Conclusif, pourrait-on dire. La rencontre se noue au moment même où elle se dénoue. Puisque tout aussi bien la rencontre nécessite la présence de deux subjectivités. Et ceci n'est réel dans toute psychanalyse que quand elle est menée à bonne fin. Ce qui n'est pas toujours le cas. Sans doute est-ce inéluctable dans le cas d'une fin de psychanalyse « personnelle » comme on dit. Dans cette occurrence, le psychanalysant oublie souvent radicalement les péripéties de sa cure et même « l'Existence » de son psychanalyste. On verra pourquoi. Simplement, il a acquis la capacité de vivre. La manière dont il l'a acquise, et par le truchement de qui, lui devient indifférent. À bon droit. Peut-être pas quand il s'agit d'une psychanalyse

didactique. Reste en effet qu'en fin de psychanalyse didactique la problématique de l'instance subjective et de l'Acte psychanalytique perdure. Je dirais « contre toute attente ». A minima, ces préoccupations, les psychanalystes devraient les avoir en commun et les partager. Bien sûr, ce n'est pas le cas. C'était l'illusion de Lacan avec cette histoire de collectif de psychanalystes « partageant un lien social débarrassé de tout effet de groupe ». Je ne suis pas naïf et je ne verse donc pas dans l'illusion d'une abbaye de Thélème propre aux psychanalystes. Ma connaissance anthropologique de la manière dont un collectif se fomenté comme réalité sociale me l'interdit... Mais quand même j'ajouterais au titre de la dénégation : peut-être un lien social pérenne pourrait Ex-sister chez les psychanalystes d'obédience structurale. À condition d'en savoir autrement qu'idéologiquement sur le fonctionnement de la réalité sociale. C'est-à-dire d'en connaître, d'un point de vue de l'ethnologie structurale, le moteur et les conséquences.

Cette position de lien social et d'indifférence est une condition de l'Acte. On pourrait alors dire que l'Acte comme rupture affirme l'irréductibilité radicale que subsume le lien social « sans sens » ou en « ab-sens ». Si tel est le cas, on comprend mieux pourquoi cette caractéristique peut se généraliser à tout Acte qui est produit dans la cure. Acte qui se résout à la fonction énonciatrice d'un dire, ou d'un silence, qui provoque, scande et entérine l'apparition d'une discontinuité dans les formations mythologiques pathologiques ou d'un effet d'une restructuration. Acte qui se décline donc dans toutes les phases de la cure. Discontinuités, pourrait-on dire, qui viennent en lieu

et place de celles qui n'ont pas pu se produire antérieurement ou qui n'ont pas eu d'effets endogènes au moment de la structuration de l'appareil psychique. Ce manque a empêché l'effectuation épigénétique de cette structuration parce que toute discontinuité ultérieure est empêchée par l'absence de la première discontinuité fondatrice qu'est l'émergence subjective. Ou, autrement dit, ces discontinuités structurantes s'actualisent dans la cure parce que leurs concaténations épigénétiques n'ont pas été avérées dans le processus infantile de structuration de la réalité psychique. Impossibilité qui a donné lieu à la production d'auto-organisations topico-économiques pathologiques parasites. Soutenues par des mythologies inaccessibles (refoulées, dit-on). Si on peut dire que la scansion de l'émergence de ces discontinuités procède de l'Acte c'est parce qu'elle ne s'adresse à personne. C'est-à-dire qu'elle n'est pas destinée au Moi et pour cause, puisqu'il est absent dans la majeure partie de la cure, pas plus qu'aux instances supplétives qui en tiennent lieu. L'Acte a bien plutôt pour objectif d'en finir avec la persévération que ces instances supplétives induisent. Absolument pas de les conforter. De fait, ces effets de « ruptures », s'ils créent des bifurcations et permettent des esquisses de restructurations, s'inscrivent dans un programme téléonomique de restauration finale des fonctions adaptatives du Vivre. Elles signent à chaque fois un réagencement qualitativement différencié. Bien sûr, il vaudrait donc mieux dire que l'Acte provoque à la continuité asymptotique. Il y a coupure avec l'organisation psychique précédente mais scansion d'une continuité dans le processus obligé de restructuration. Vous avez sans doute compris que ce que j'expose là concerne

l'effet de l'interprétation. Sans pour autant dire comment on provoque cet effet. En d'autres termes qu'est ce qui fait que l'interprétation, ou la scansion, soit opérante ? Pourquoi est-elle opérante puisqu'elle ne s'adresse pas au Moi (inexistant) ? Ou pour le dire autrement il ne s'agit pas de l'inscrire à proprement parler, dans un système de significations. Il ne s'agit en aucun cas de substituer un système de significations mythologico-pathologiques à un autre système mythologico-freudo-lacanian! On sait, confusément, que l'interprétation, si elle se substitue à quelque chose, c'est à la fonction subjective chaotique absente et donc inefficace, chez le psychanalysant. La position de lien social et la scansion interprétative sont des métaphores du fonctionnement du registre subjectif absent chez le psychanalysant. Elle entérine la destitution des croyances que les instances supplétives imposent au psychanalysant. Ce n'est pas véritablement un secret. Car l'écoute psychanalytique structurale est directement déduite d'une part de la théorie jakobsonienne phonologique ( que je répute générative aussi) puis de la grammaire générative transformationnelle chomskyenne et d'autre part de la conception Lévi-Straussienne de la fonction symbolique des mythologies. Sachant que ces approches trouvent toutes trois leur origine chez Saussure. Saussure qui, concomitamment à son cours, avait développé déjà une analyse pré-phonologique de la poésie (la théorie fautive des anagrammes) et sémantique des légendes germanes. Comme Tullio de Mauro le montre dans la postface de l'édition du cours de Saussure (mais aussi Lévi-Strauss et Jakobson qui en était nourris). Et puis aussi on peut se référer, comme je viens de le rappeler, au travail que G. Dumézil consacre à l'étude des

épopées indo-européennes. Cela est un peu plus consistant que de s'en remettre à l'herméneutique de pacotille par laquelle la psychanalyse freudo-lacanienne est gangrenée. J'ai bien dit lacanienne quoiqu'au moins dans la deuxième époque de sa carrière, quand il est psychanalyste et qu'il fréquente Lévi-Strauss et Jakobson, il semble se détacher de cette herméneutique freudienne pour s'orienter vers une conception structurale de la psychanalyse. Encore que même avec *Champ et fonction du langage et de la parole*, il renoue en la transformant avec cette mythologie « historisée » freudienne. Cette rupture est ambiguë ! Il en était revenu, si on se rappelle la manière dont il avait tourné, sur le tard, en dérision l'intitulé de cette contribution princeps. « *Champ et fonction du langage et de la parole* » était parodié sous la forme « Chant et fiction du langage et de la parole », où la quête de la signification et de la « vérité historique » prétendue était répudiée. Mais du même coup, il renonçait au fondement langagier de l'appareil psychique et par la même au structuralisme.

#### CONCLUSION : DE LA MALÉDICTION HISTORIQUE QUI EMPÊCHE UNE THÉORISATION DU DESIR DU PSYCHANALYSTE ET DE LA TRANSMISSION DU CORPUS DE LA PSYCHANALYSE

**I**l faut bien en convenir, malgré ce long exposé, on n'est pas plus avancé, tant sur le désir du psychanalyste que sur ce qu'il en est de la transmission et des modalités de cette transmission d'un point de vue théorique. On est encore dans

une confusion. Peut-être pourrait-on rechercher dans l'histoire et les répétitions ce qui empêche de sortir de cette confusion.

Pour en revenir à en connaître (et non pas « savoir ») de ce qui fait qu'un psychanalysant passe du divan au fauteuil et se voue l'Acte, ni Freud, ni Lacan, n'en n'a donné une représentation explicative satisfaisante. Freud ne s'en était guère préoccupé, tout à son obsession à faire des prosélytes. Il lui fallait convaincre et convertir. Il lui suffisait que quiconque adhère, de près ou de loin, à sa théorie et aux conditions techniques de la cure pour qu'il puisse être considéré comme psychanalyste. Il le recrutait pour sa horde sauvage. Les cures didactiques étaient ou inexistantes ou liminaires. Courtes en tout état de cause. C'est ce qui s'est passé pour Lacan avec Loewenstein. Et puis Freud était sans doute hanté par l'immortalité de ses œuvres et les conditions sociales qui permettent qu'elles perdurent. L'IPA était censée y pourvoir. Ce qui est assez naïf. Mais contre toute attente, cela a fonctionné de manière assez miraculeuse. Des associations internationales « psy » concurrentes, toutes aussi puissantes, comme celles de Reich ou de Jung, qui étaient destinées à la perdurance de leurs doctrines ou de leur mythologie n'ont pas empêché leur déclin et leur oubli. Bien qu'en leur temps elles regroupaient des milliers d'adeptes. D'ailleurs l'IPA, aujourd'hui, est totalement marginalisée. A se demander si elle existe toujours. Reste que pour Freud la persévérance dans le temps de la théorie psychanalytique et la technique de la cure se réduisaient à la question de l'enseignement. C'était, de son point de vue scientifique, une discipline qui ne nécessitait que d'être apprise, comme la médecine ou la

psychologie. Il ne s'agissait donc pas véritablement de la transmission au sens où elle est entendue aujourd'hui. Et contrairement à ce que Lacan soutient au congrès de Lille sur la transmission (« Freud se préoccupait de la transmission » disait-il. Ce qui est inexact). Au fond cette question de la transmission, et sa problématique, émerge grâce à Lacan au moment où il est exclu de l'IPA. Cette exclusion provoque les scissions dans la communauté des psychanalystes français. Scissions qui n'ont pas cessé depuis. L'IPA refusait que Lacan soit didacticien. C'est-à-dire qu'il enseigne la psychanalyse. Bien sûr on a évoqué la « séance courte » et les taux de « suicides ». Mais derrière tout cela, c'était bien la transmission qui était visée. Car à cette époque, Lacan s'était opposé à la doctrine que l'Association Française de Psychanalyse (qui demandait son rattachement à l'IPA) proposait pour l'enseignement de la psychanalyse. D'où la fondation de l'EFP. Structuralement, on pourrait dire qu'émergeait là l'opposition entre enseignement et transmission de la psychanalyse. Sans qu'à l'époque il en ait eu conscience. Donc, il s'opposait à ce que la psychanalyse soit l'objet d'un enseignement au prétexte que ce n'était pas à proprement parler une science mais ce qu'il préconisait était assez flou. Abruptement, on pourrait dire que s'il a fait émerger la problématique de la transmission de la psychanalyse comme garante de l'Acte psychanalytique et donc de la condition de sa pérennité, il n'a jamais donné une élaboration théorique des conditions de son effectuation à lui-même satisfaisante. On continue à se gargariser avec cette histoire de transmission de la psychanalyse sans savoir ce en quoi elle consiste comment et pourquoi elle s'effectue. C'est un point aveugle. On parle

mystérieusement du désir du psychanalyste sans pouvoir dire ce qui le spécifie. Cela tient du mantra. De fait, pour ce qui concerne Lacan, il n'a pas arrêté d'osciller entre son désir d'enseigner (« mes élèves », disait-il) et cette histoire de transmission. D'être un maître ou de transmettre. Bien qu'il ait été convaincu que la survie de la psychanalyse ne pouvait se concevoir que si on connaissait les conditions de sa transmission et non pas de son enseignement. Car la connaissance de la théorie et de la pratique, susceptible d'être apprise, ne suffit pas à constituer du psychanalyste. Et aujourd'hui tout le monde en est d'accord. En tout cas ceux d'entre nous qui sommes issus de l'EFP. Et bien que Lacan ait échoué à en dire quelque chose de consistant. La seule chose qu'il considère comme avérée c'est le mathème du discours du psychanalyste... mais qui n'explique pas comment ce discours advient au psychanalysant. Sans doute grâce au Saint Esprit. Il était tout à fait conscient de cet échec. Pour employer une terminologie délibérément freudienne, ce processus névrotique essentiel de répétition, parce que le psychanalysant ne pouvait y renoncer, alors il le sublimait ! Comme pour la bonne cause. Et s'y adonnait en répétant pour autrui l'Acte psychanalytique. On continuait d'être malade de manière utile et valeureuse socialement. Poussée à son extrême comme nous l'avons vu, cette hypothèse a débouché sur la croyance que la seule issue viable d'une psychanalyse était de devenir soi-même psychanalyste. Qu'est-ce qu'il ne nous faut pas entendre comme bêtise ! Et cela a été soutenu très sérieusement. Mais cette histoire de maladie psychanalytique incurable, il semble que Lacan comme Freud y ait cru

véritablement. Dans sa dernière intervention à Deauville<sup>1</sup>, n'a-t-il pas repris à son compte la prédiction freudienne qui considérait, en arrivant à New-York, qu'il apportait aux américains « la peste » ? La psychanalyse devait se développer comme la peste ! C'est-à-dire que, métaphoriquement, ce dernier considère la psychanalyse comme une maladie contagieuse...et mortelle. Lacan, dans cette intervention, évoquait que les psychanalystes devaient avoir été « mordus par Freud ». Ce qui était bien son cas à lui ! Il ne s'agissait donc plus de la peste mais de la rage... Ce qui n'est guère mieux. Et puis il y a eu le congrès sur la transmission, à Lille. Il signait, non plus seulement l'échec de la passe, mais s'avérait encore plus pessimiste parce s'annonçait l'échec de l'École freudienne... À cause, justement, de l'échec de la transmission qui devait être théorisée et s'actualiser en son sein. À ces deux manifestations, j'y étais. Cela a été un véritable choc qui ne faisait que confirmer l'impression crépusculaire que m'avait laissé le congrès de Rome en 1975. La dérive philosophique se révélait... Ne fut-ce que par l'importance accordée à J.A. Miller. « Il sait me lire », dira Lacan...comme un philosophe. Mais il y avait dans son énonciation un véritable désarroi. C'est en tout cas ce que j'ai perçu. La plupart n'y ont pas été sensibles. Il faut dire qu'on était dans d'in vraisemblables guerres idéologiques microcholines. Désarroi, comme celui qui prend un psychanalysant quand il s'aperçoit que les fabuleuses et merveilleuses élaborations mythologiques qu'il s'est ingénié à

<sup>1</sup> *Assises de l'École freudienne de Paris : « L'expérience de la passe », Deauville. Parue dans les Lettres de l'École*

concocter tout au long d'une longue série de séances, s'avèrent inconsistantes et s'effondrent. Désarroi qui masque sans doute une détresse. Il y a, dans son œuvre considérable, une multitude de trouvailles, brillantes souvent, fécondes toujours. Mais inconsistantes dans leur structuration théorique. Et il a véritablement opéré une coupure épistémologique irréversible dans la psychanalyse freudienne avec l'invention de la dimension langagière de l'appareil psychique et le recours, un temps, au structuralisme comme méthode d'élaboration de la théorie psychanalytique. Structuralisme... qu'il a renié... au profit de rien du tout, croyant pouvoir subvertir le discours philosophique et celui de la science par la mathématisation. Ce qui était inconsideré. En cela il voulait sans doute surpasser l'intention scientifique freudienne, qui ne tenait effectivement pas parce que Freud voulait inscrire la psychanalyse du côté des sciences dures « de la nature ». Ce qui était erroné. Une voie sans issue. Ces deux trouvailles, au cours de ses élaborations suivantes, ont très vite si ce n'est été abandonnées du moins ne sont plus centrales dans l'approche théorique. Cette prégnance aura duré des années 1954 à 1964 (époque où Lacan fréquentait encore Lévi-Strauss et Jakobson) et se termine au moment de la création de l'École freudienne. Puis ces deux interventions signent l'une l'échec de la passe (Deauville), l'autre l'échec de L'École freudienne (Lille). Elle sera dissoute deux ans après. Il n'est pas inutile de remarquer que, d'une part la dissolution de l'EFP se détermine sur l'échec de théorisation de la transmission alors que sa fondation avait été justement établie sur la question de la différence entre enseignement et transmission, et que Lacan en est réduit à proposer qu'être

psychanalyste ressort d'une maladie mortelle transposée en une maladie incurable qui se transmet. Le psychanalyste est dit un « enragé ». Ce n'est guère recommandable.

Ce qui est frappant dans la dernière intervention, c'est la référence à sa « solitude » parmi cette assemblée de psychanalystes toute à sa dévotion. La boucle est bouclée, L'École freudienne avait été fondée sur ces mots « seul comme je l'ai toujours été, je fonde... ». Elle s'arrête en invoquant à nouveau cette solitude : seul, parmi l'assemblée des fidèles labellisés lacaniens (« *La belle Lacan* », dit-il pour ceux qui se revendiquaient amoureusement de lui), il dissout. C'est tout à fait suspect quand un psychanalyste en appelle à la solitude. Revendiquée ou subie. Vous savez ce que j'en pense de la solitude : c'est la manière dont le névrosé ressent la « menace » de l'autonomie (subjective) psychique. En particulier l'hystérique. Impossibilité de renoncer à la dépendance. Horreur de l'autonomie. Il y a quelque chose du même genre chez Freud dans le pessimisme affiché dans certains textes (*Au-delà du principe de plaisir*, *Le Moi et le Ça*, *Malaise dans la civilisation*, *L'Avenir d'une illusion*). Mais c'est moins flagrant parce que cette détresse est masquée, édulcorée dans une généralisation sur des considérations naïves concernant le destin humain en proie à la pulsion de mort. Pulsion de Mort qui est au cœur de son ultime élaboration... Mais c'est du même acabit. S'en remettre à la philosophie morale sceptique ou stoïque pour Freud et subjectivo-ontologique pour Lacan est tout compte fait une voie de sortie honorable. En tout cas du côté de l'audience et du prestige social. Et tous deux ont

employé les mêmes méthodes sociales pour assurer la préservation de leurs œuvres et pour entrer dans l'histoire des idées : recourir à l'enseignement et à l'expansion géographique par le prosélytisme. Freud en a appelé à l'IPA ; Lacan à l'Association Sud-Américaine de psychanalyse dont la Cause Freudienne est le leader sous la férule d'abord de J.A Miller puis d'Éric Laurent. C'est une méthode éprouvée et efficace à court et moyen termes. Mais si ce qui est enseigné n'est ni robuste ni consistant. Alors cela n'a aucune chance de subsister à long terme. L'IPA freudienne anglo-saxonne périclite, l'association sud-américaine « catholique » subira le même sort : la désuétude et l'oubli.

Vous me direz : « *tout cela c'est des vieilles histoires.* » Disons : « *d'anciens combattants* ». Mais si je vous engage à prendre connaissance de ces deux interventions « authentiques » (comme on dit d'un acte juridique) de Lacan à Deauville et à Lille, pour le coup, ce n'est pas par nostalgie. Elles connotent un constat présenté comme des « échecs ». De fait dans un contexte scientifique, une théorie infructueuse ou une expérience non concluante est le lot commun de la recherche. Constat désagréable, certes, mais qui ne mérite pas que l'on s'y arrête ou qu'on fasse comme si cela n'existait pas. Comme le font aujourd'hui la majorité des psychanalystes. Cela oblige simplement à revoir les fondements (postulats) sur lesquels la théorie a failli et la méthode qui permet de procéder à une modélisation plus consistante. C'est ce qui se fait la plupart du temps dans le domaine des sciences prétendues dures. Et aussi d'ailleurs en philosophie. C'est une sorte de tabou pour les

psychanalystes. Tout cela pour dire qu'il n'est pas impertinent ni même illégitime de reprendre le travail, d'un point de vue théorique, là où les générations précédentes l'ont laissé. Il n'y a ni transgression, ni crime de lèse-majesté mais seulement continuité « singulière ». Il faut tout de même reconnaître que cette autorisation à théoriser m'a été confirmée par Jean Clavreul qui avait une conception particulière du contrôle. Il s'agissait pour lui de permettre au psychanalyste d'y aller de sa formulation singulière de la psychanalyse. Il faut lui rendre cette justice. Bien que cette position ne soit pas du tout la mienne. J'ai une position différente à la fois de celle de Lacan à Lille qui énonce que c'est bien dommage que la psychanalyse doive être réinventée par chaque psychanalyste et celle de Clavreul qui lui, parce qu'il croyait en la théorie (?) lacanienne pensait que le contrôle permettait de la réinventer. Je pense que la psychanalyse doit être transmise pour être assimilée. Mais pour cela il faut un véritable corpus scientifique Et que cela se passe dans la phase didactique de la cure. La psychanalyse n'a pas à être réinventée. Mais en tout état de cause cette position de Clavreul est moins pernicieuse que celle de Faladé, qui considérait que le contrôle était le prolongement de la psychanalyse psychanalyse didactique proprement dite avec un autre psychanalyste... et qui, de fait, jetait le doute sur l'aboutissement du travail conduit par le premier psychanalyste qui avait précédemment conduit la cure didactique. Je considère que si la psychanalyse a été véritablement didactique, c'est-à-dire qu'elle a permis la « transmission » de la psychanalyse, alors le « contrôle » et la « supervision » n'ont pas lieu d'être. Car le lieu de la transmission est la cure. Je m'en expliquerai

ultérieurement. Et cette dernière, la transmission, ne dépend pas seulement de la théorie psychanalytique en tant que telle, mais les conditions psychiques nécessaires et suffisantes pour que l'apprentissage de son corpus (donc son enseignement) puisse être subverti et, comme disait Piaget, être « assimilé ». « Assimilé » dans son sens premier de « rendre semblable » mais aussi dans son sens neurophysiologique « d'intégrer » et de « transformer » des données. Reste que, dans cette perspective, la question théorique de la transmission, disons en ce qu'elle mobilise d'intime, n'a toujours pas été résolue. En tous cas pas par la voie des mathèmes dont Lacan s'illusionnait du bien fondé et de l'efficacité. Et la transmission de la psychanalyse ne relève ni d'un processus de contagion (la peste, la rage) ni d'une nécessité neurocérébrale mathématicienne. Il me semble que si elle n'a pas été résolue, c'est que la question a été mal posée. On a confondu le contenu de la transmission (la métapsychologie, la clinique, la technique de la cure) et les conditions psychiques singulières pour qu'il y ait transmission. En d'autres termes, pour qu'il y ait transmission il faut un corpus théorique qui explique objectivement le fonctionnement psychique et une organisation psychique spécifique qui en permette l'assimilation. Cela n'a rien à voir avec l'envie ... ou l'héritage. J'essaierai de reprendre tout ça dans le prochain séminaire... et sortir de la confusion des genres.

Merci de votre attention

Marc Lebailly

## ANNEXES

9<sup>e</sup> Congrès de l'École Freudienne de Paris sur « La transmission ». Parues dans les Lettres de l'École, 1979, n° 25, vol. II, pp. 219-220.

(219)JACQUES LACAN – Je dois conclure ce Congrès. C'est tout au moins ce qui a été prévu.

Freud s'est vivement préoccupé de la transmission de la psychanalyse. Le comité qu'il avait chargé d'y veiller s'est transformé dans l'institution psychanalytique internationale, l'I.P.A. Je dois dire que l'I.P.A., si nous en croyons notre ami Stuart Schneiderman, qui a parlé hier, pour l'instant n'est pas vaillante. Il est certain que ce Congrès représente, avec cette salle pleine, quelque chose qui équilibre l'I.P.A.

Freud, désignant ce qu'il appelait sa « bande », sans qu'on sache très bien si « sa bande », ça doit s'écrire « ç-a », Freud a inventé cette histoire, il faut bien le dire assez loufoque, qu'on appelle l'inconscient ; et l'inconscient est peut-être un délire freudien. L'inconscient, ça explique tout mais, comme l'a bien articulé un nommé Karl Popper, ça explique trop. C'est une conjecture qui ne peut pas avoir de réfutation.

On nous a parlé de sexe sans sujet. Est-ce que ça veut dire pour autant qu'il y aurait un rapport sexuel qui ne comporterait pas de sujet ? Ce serait aller loin ; et le rapport sexuel, dont j'ai dit qu'il n'y en avait pas, est censé expliquer ce qu'on appelle les

névroses. C'est ce pourquoi je me suis enquis de ce que c'était que les névroses. J'ai essayé de l'expliquer dans ce qu'on appelle un enseignement. Il faut croire que quand même cet enseignement a eu un certain poids puisque j'ai réussi à avoir toute cette assistance.

Cette assistance, je dois dire, ne m'assiste pas. Je me sens au milieu de cette assistance particulièrement seul. Je me sens particulièrement seul parce que les gens à qui j'ai affaire comme analyste, ceux qu'on appelle mes analysants ont avec moi un tout autre rapport que cette assistance. Ils essaient de me dire ce qui chez eux ne va pas. Et les névroses, ça existe. Je veux dire qu'il n'est pas très sûr que la névrose hystérique existe toujours, mais il y a sûrement une névrose qui existe, c'est ce qu'on appelle la névrose obsessionnelle.

Ces gens qui viennent me voir pour essayer de me dire quelque chose, il faut bien dire que je ne leur réponds pas toujours. J'essaie que ça se passe ; du moins je le souhaite. Je souhaite que ça se passe, et il faut bien dire que beaucoup de psychanalystes en sont réduits là. C'est pour ça que j'ai essayé d'avoir quelque témoignage sur la façon dont on devient psychanalyste : qu'est-ce qui fait qu'après avoir été analysant, on devienne psychanalyste ?

Je me suis, je dois dire, là-dessus enquis, et c'est pour ça que j'ai fait ma Proposition, celle qui instaure ce qu'on appelle la passe, en quoi j'ai fait confiance à quelque chose qui s'appellerait transmission s'il y avait une transmission de la psychanalyse.

Tel que maintenant j'en arrive à le penser, la psychanalyse est intransmissible. C'est bien ennuyeux. C'est bien ennuyeux que chaque psychanalyste soit forcé – puisqu'il faut bien qu'il y soit forcé – de réinventer la psychanalyse.

Si j'ai dit à Lille que la passe m'avait déçu, c'est bien pour ça, pour le fait qu'il faille que chaque psychanalyste réinvente, d'après ce qu'il a réussi à retirer du fait d'avoir été un temps psychanalysant, que chaque analyste réinvente la façon dont la psychanalyse peut durer.

J'ai quand même essayé de donner à cela un peu plus de corps ; et c'est pour ça que j'ai inventé un certain nombre d'écritures, telles que le S barrant le A, c'est-à-dire ce que j'appelle le grand Autre, car c'est le S, dont je désigne le signifiant qui, ce grand A, le barre ; je veux dire que ce que j'ai énoncé à l'occasion, à savoir que le signifiant a pour fonction de représenter le sujet, mais et seulement pour un autre signifiant – c'est tout au moins ce que j'ai dit, et il est un fait que je l'ai dit – qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que dans le grand Autre, il n'y a pas d'autre signifiant. Comme je l'ai énoncé à l'occasion, il n'y a qu'un monologue.

Alors comment se fait-il que, par l'opération du signifiant, il y ait des gens qui guérissent ? Car c'est bien de ça qu'il s'agit. C'est un fait qu'il y a des gens qui guérissent. Freud a bien souligné qu'il ne fallait pas que l'analyste soit possédé du désir de guérir ; mais c'est un fait qu'il y a des gens qui guérissent, et qui guérissent de leur névrose, voire de leur perversion.

Comment est-ce que ça est possible ? Malgré tout ce que j'en ai dit à l'occasion, je n'en sais rien. C'est une question de truquage. Comment est-ce qu'on susurre au sujet qui vous vient en analyse quelque chose qui a pour effet de le guérir, c'est là une question d'expérience dans laquelle joue un rôle ce que j'ai appelé le sujet supposé savoir. Un sujet supposé, c'est un redoublement. Le sujet supposé savoir, c'est quelqu'un qui sait. Il sait le truc, puisque j'ai parlé de truquage à l'occasion ; il sait le truc, la façon dont on guérit une névrose.

Je dois dire que dans la passe, rien n'annonce ça ; je dois dire que dans la passe, rien ne témoigne que le sujet sait guérir une névrose. J'attends toujours que quelque chose m'éclaire là-dessus. J'aimerais bien savoir par quelqu'un qui en témoignerait dans la passe qu'un sujet – puisque c'est d'un sujet qu'il s'agit – est capable de faire plus que ce que j'appellerai le bavardage ordinaire ; car c'est de cela qu'il s'agit. Si l'analyste ne fait que bavarder, on peut être assuré qu'il rate son coup, le coup qui est d'effectivement lever le résultat, c'est-à-dire ce qu'on appelle le symptôme.

J'ai essayé d'en dire un peu plus long sur le symptôme. Je l'ai même écrit de son ancienne orthographe. Pourquoi est-ce que je l'ai choisie ? s-i-n-t-h-o-m-e, ce serait évidemment un peu long à vous expliquer. J'ai choisi cette façon d'écrire pour supporter le nom symptôme, qui se prononce actuellement, on ne sait pas trop pourquoi « symptôme », c'est-à-dire quelque chose qui évoque la chute de quelque chose, « ptoma » voulant dire chute.

Ce qui choit ensemble est quelque chose qui n'a rien à faire avec l'ensemble. Un sinthome n'est pas une chute, quoique ça en ait l'air. C'est au point que je considère que vous là tous tant que vous êtes, vous avez comme sinthome chacun sa chacune. Il y a un sinthome il et un sinthome elle. C'est tout ce qui reste de ce qu'on appelle le rapport sexuel. Le rapport sexuel est un rapport intersinthomatique. C'est bien pour ça que le signifiant, qui est aussi de l'ordre du sinthome, c'est bien pour ça que le signifiant opère. C'est bien pour ça que nous avons le soupçon de la façon dont il peut opérer : c'est par l'intermédiaire du sinthome.

Comment donc communiquer le virus de ce sinthome sous la forme du signifiant ? C'est ce que je me suis essayé à expliquer tout au long de mes séminaires. Je crois que je ne peux pas aujourd'hui en dire plus.

\*\*\*

Assises de l'École freudienne de Paris : « L'expérience de la passe », Deauville. Parue dans les Lettres de l'École, 1978, n° 23, pp. 180-181.

[...](180)JACQUES LACAN – Il n'y a pas besoin d'être A.E. pour être passeur.

C'est une idée folle de dire qu'il n'y a que les A.E. qui pouvaient désigner les passeurs.

C'est en quelque sorte une garantie ; je me suis dit que quand même, les A.E. devaient savoir ce qu'ils faisaient.

La seule chose importante, c'est le passant, et le passant, c'est la question que je pose, à savoir qu'est-ce qui peut venir dans la boule de quelqu'un pour s'autoriser d'être analyste ?

(181)J'ai voulu avoir des témoignages, naturellement je n'en ai eu aucun, des témoignages de comment ça se produisait.

Bien entendu c'est un échec complet, cette passe.

Mais il faut dire que pour se constituer comme analyste il faut être drôlement mordu ; mordu par Freud principalement, c'est-à-dire croire à cette chose absolument folle qu'on appelle l'inconscient et que j'ai essayé de traduire par le « sujet supposé savoir. »

Il n'y a rien qui m'ennuie comme les congrès, mais pas celui-ci parce que chacun a apporté sa pauvre petite pierre à l'idée de la passe, et que le résultat n'est pas plus éclairant dans un congrès que quand on voit des passants qui sont toujours ou bien déjà engagés dans cette profession d'analyste, – c'est pour ça que l'A.M.E. ça ne m'intéresse pas spécialement que l'A.M.E. vienne témoigner, l'A.M.E. fait ça par habitude, – car c'est quand même ça qu'il faut voir : comment est-ce qu'il y a des gens qui croient aux analystes, qui viennent leur demander quelque chose ? C'est une histoire absolument folle.

Pourquoi viendrait-on demander à un analyste le tempérament de ses symptômes ? Tout le monde en a étant donné que tout le monde est névrosé, c'est pour ça qu'on appelle le symptôme, à l'occasion, névrotique, et quand il n'est pas névrotique les gens ont la sagesse de ne pas venir demander à un analyste de s'en occuper, ce qui prouve quand même que ne franchit ça, à savoir venir demander à l'analyste d'arranger ça, que ce qu'il faut bien appeler le psychotique.

Et tout est là, il faudrait que l'analyste sache un peu la limite de ses moyens, c'est là-dessus que, en somme, nous attendons le témoignage de gens qui sont depuis peu de temps analystes : qu'est-ce qui peut bien leur venir à l'idée – c'est là que je pose la question – de s'autoriser d'être analystes.

Parce que, comme l'a dit Leclaire, il y a des sujets non identifiés et c'est précisément de ça qu'il s'agit ; les sujets non identifiés nous ne nous en occupons pas, les sujets non identifiés, c'est bien ce qui est en question comme Leclaire nous l'a expliqué.

Le sujet non identifié tient beaucoup à son unité ; il faudrait quand même qu'on le lui explique qu'il n'est pas un, et c'est en ça que l'analyste pourrait servir à quelque chose.